

COMMERCE

CAHIERS TRIMESTRIELS PUBLIÉS PAR
LES SOINS DE PAUL VALÉRY,
LÉON-PAUL FARGUE, VALÉRY LARBAUD.

ÉTÉ 1927

CAHIER XII

KRAUS REPRINT

Nendeln/Liechtenstein

1969

Reprinted by permission of Mrs. LELIA CAETANI HOWARD

KRAUS REPRINT

A Division of

KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED

Nendeln/Liechtenstein

1969

Printed in Germany

SOMMAIRE

LÉON-PAUL FARGUE

LA DROGUE

GIUSEPPE UNGARETTI

NOTES POUR UNE POÉSIE

ARCHIBALD MAC LEISH

POÈMES

TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR VALÉRY LARBAUD

CHARLES MAURON

POÈMES

FRANZ HELLENS

INDICATIONS PEU SALUTAIRES

ANDRÉ MALRAUX

LE VOYAGE AUX ILES FORTUNÉES

HENRY MICHAUX

L'ÉPOQUE DES ILLUMINÉS

RICARDO BACCHELLI

TROIS DIVINITÉS SUR LES APENNINS

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR VALÉRY LARBAUD

SÖREN KIERKEGAARD

FRAGMENTS D'UN JOURNAL

TRADUITS DU DANOIS PAR JEAN GATEAU

ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION DE RUDOLF KASSNER

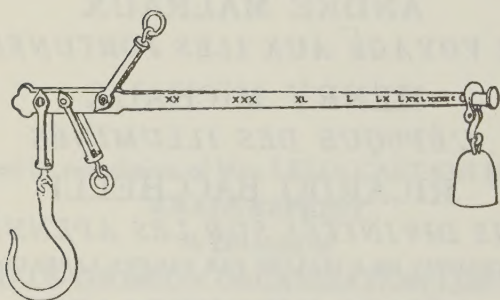
MICHEL PSELLOS

DEUX ÉPISODES DU RÈGNE DE CONSTANTIN IX

TRADUIT DU GREC PAR ÉMILE RENAULD

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE CAHIER 2.900 EXEMPLAIRES
DONT 100 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN
GELDER NUMÉROTÉS DE 1 A 100, 300 EXEMPLAIRES
SUR PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE 101 A 400,
ET 2.500 EXEMPLAIRES SUR ALFA NUMÉROTÉS
DE 401 A 2900.

N° 1912



LA DROGUE

Dans ce pays des enchantements, je considérais chaque chose avec une sorte d'inquiétude. De tout ce que j'apercevais, dans la ville, rien ne me paraissait être tel que mes yeux me le montraient. Il me semblait que, par la puissance infernale de certaines incantations, tout devait avoir été métamorphosé..

(APULÉE)

Si le soleil et la lune doutaient, ils s'éteindraient sur-le-champ.

(WILLIAM BLAKE)

A MARCEL RAVAL

Digitized by the Internet Archive
in 2024

Il y avait longtemps que je m'en doutais. J'en étais sûr. Ne l'avais-je pas dit dans deux ou trois conversations ? Avais-je parlé ? Je n'avais pas vu dans leurs yeux qu'ils m'eussent entendu. Je ne pensais pas à la chose, elle me pensait ; je n'agissais pas, elle m'agissait. Je ne pouvais plus remonter, me retourner sur mes mobiles, plus me fixer, plus me rassembler. Traiter une affaire ? Et avec qui traitais-je ? Qui avais-je au juste en face de moi ? D'où montaient ces voix mates ? D'où m'arrivaient leurs assurances ? D'où sortaient ces mots baroques, flémards, comme des champignons lents à se tendre ? Plus de confiance en la parole, plus de confiance en personne. Dans la rue, je circulais avec beaucoup de circonspection, de préambules, de repentirs, le côté par où l'on tourne offensé par les maisons, craignant le verre, louvoyant avec des ruses de chasseur, questionné brusquement par l'air nocturne, glissant comme une épave entre les sabords

des boutiques, séchant dans les cafés, fourbu, parcheminé, mâchant du cuivre, torturé par une question mal posée, fixé longuement par une sorte de faille, un manque en pointe agaçant de blancheur. J'en croyais Pascal, qui sentait toujours un abîme à sa gauche. Voyais-je seulement l'énoncé du problème ? Il me souvenait de certaines périodes ardentes et dissimulées de mon enfance, pleines de rumeurs, de rayons humides et de larmes de plaisir, d'états de colère ou de silence, où le médecin de mes parents discernait de légers troubles, imputables, disait-il, à mon activité précoce, excédée d'impressions vives, que je n'avais garde de trahir, et qui me criblaient de baisers amers, de la part de quelque merveille implacable comme un coquillage dans une vitrine, l'atlas d'un dictionnaire d'histoire naturelle, un navire en miniature au musée de la Marine, ou quelque jouet absurdement riche et que je ne pouvais posséder. Je n'ai jamais éprouvé plus dur le sentiment de l'impossible, sinon sur certaines montées de la fièvre où je travaillais comme une machine à faire entrer une masse indéterminée, mais considé-

nable, dans un orifice imperceptible, comme une cathédrale dans le chas d'une aiguille ; à moins que, sur les chevaux de bois, l'ordre ne nous parvînt de nous suicider tous avec notre lance, sous peine de mort, avant l'arrêt complet du manège, qui commençait à ralentir, sous les yeux de ma mère, qui luttait pour me joindre avec une longue bête, se déformait comme un nuage, et ne pouvait plus me sauver.

Cependant, la vie devenait intolérable. L'atmosphère se coagulait. Il m'arrivait de me lever brusquement en mangeant, de m'apercevoir que j'étais debout, couché, courant dans la foule, hors de propos et hors de tenue, toutes les cases de l'esprit découvertes. Naturellement, impossible de dormir. Je ne pouvais plus rien faire de propre. J'avais mis mes affaires en ordre. Je me hâtais comme un voiturier que la nuit gagne. Je me débattais comme un malade qui ne se défend pas mal, mais d'un peu plus bas, avec un peu plus de mouvements inutiles, et qui souffle un peu plus fort que la veille. C'était trop long à se dessiner, en horizontale ou en verticale. Il fallait que je gagne ou que ça casse.

Comment ça s'est fait, je n'en sais plus rien. La question était si tendue qu'elle a chanté. Le prévenu, moutonné, s'est mis à table. Le savant lâche le problème qu'il fatigue, où le crayon glisse, où l'esprit s'endort en mordillant. Quelque jour, au matin d'un sommeil réparateur, il est réveillé par la solution. Le tri s'est fait. J'ai tant et tant secoué l'arbre que les fruits pourris en sont tombés. J'ai reçu enfin l'avertissement. Je me suis levé, je suis parti, comme on court jouer, quand on sent la veine. L'énoncé du problème et sa solution se télescopaient. Tout devenait clair. Il n'y avait qu'à suivre. Je suis descendu. J'en ai suivi un.

Pourquoi celui-là plutôt qu'un autre ? Quels signes sur lui me donnaient l'éveil ? Imperceptibles dans ma mémoire. Il était grand, bien vêtu, marchant carré. Je n'avais pas de peine à ne pas le perdre. Il tirait ses lignes, ses pauses, ses entrées, ses sorties, dans les galeries de la termitière. Il jouait son rôle de bête à fromage. Il faisait sa journée comme un passant quelconque. Je l'ai vu s'enfoncer dans les maîtres d'hôtel et les vitrines en veilleuse d'un palace. Je l'attendais à tout

hasard. Il y est resté près de deux heures, et c'est ce qui m'a donné le plus de mal. Enfin, le voilà qui ressuscite. Il me traîne comme un remorqueur, d'une corde invisible. Il tourne un long moment dans un square, avec inquiétude, au point que je crois qu'il rate un rendez-vous. Non ? Repart. Bureau de tabac, trois boutiques. Quartiers non conformes. Les Halles, la rue Saint Denis, le boulevard de la Chapelle. Je traverse tout ce que j'aime. Dans des rues écartées, sur des voies de garage, nous longons des haies de putains architecturales, d'un style qui se perd, roulant comme des locomotives en manœuvre, ou s'allumant aux hublots de quelque entrepont. Pas de blagues, l'œil à mon homme ! Ses feintes sont un peu larges. La journée s'avance et les pieds durcissent. Va-t-il faire le tour du monde ? Il a passé par l'Olympia, qui a une sortie rue Caumartin. Il est entré dans les maisons à double issue qui portent le n° 18 de la rue Pigalle et le n° 56 du faubourg Saint-Honoré. Il en est sorti par la bonne porte. Cependant, je commençais à ouvrir l'œil, car je sentais le fil mollir.

Il traversa la rue Royale. C'est à ce moment que je le perdis, dans l'écrase-nez d'un embouteillage. Je crus le voir prendre une voiture, qui se brouilla dans un peloton remis en marche. Je sautai moi-même dans une voiture, mais, là, je n'étais plus sûr, et je fis suivre à tout hasard. Cette poursuite me menait si loin que le doute commençait de m'envahir, combattu par une sonnette intime. Nous étions aux Buttes-Chaumont. La voiture présumée ralentit. Je pressai mon chauffeur. Nous la dépassâmes. Elle était vide.

Le jour baissait. Plus rien à faire. Ma course réglée, je m'en retournais par la rue Bolivar, agitant des trousseaux de faux calculs, quand je vis venir à moi mon homme, à pied, marchant à grandes enjambées, la tête obstinément et complètement tournée en arrière, et comme dévissée. Je l'évitai, revins sur mes pas. Je sentais les événements se précipiter, j'entendais battre mon cœur. Je repris la chasse, mais je le suivis sur l'autre trottoir, à cause de sa tête. Il s'engagea, sans paraître m'avoir remarqué, dans la rue des Mignottes, puis dans la rue des Solitaires, et voici ce qui se passa.

Son allure devint saccadée, puis onduleuse, sa tête s'ourla d'un liséré bizarre, les bords de son corps, puis le centre, commencèrent à s'éclaircir, laissant voir par transparence, et comme à travers un verre fumé, tout ce qu'il avait dans ses poches, tout ce qu'il avait mangé, comme une besace en suspension, puis le tortil d'un colorant intense, on devait le soigner au bleu de méthylène, puis les passants, qui se faisaient rares, puis les maisons, puis le ciel. Brusquement, il s'arrêta, je n'eus que le temps de me jeter en arrière, le trottoir se fonça en rond autour de ses pieds, comme mouillé de la bruine circulaire d'une rôtissoire, il devint diaphane et s'enfonça, comme un sac de verre silencieux, dans le sol. Il y eut un grésillement bas, le trottoir souleva deux ou trois grosses cloques, avec un clappement assez fort, tout rentra dans l'ordre, j'avais gagné.

Depuis lors, je ne lâche plus la chasse. Je reste longtemps hors de chez moi. Tant, et tant, qui ne sont pas vrais ! La plupart ne sont pas vrais ! Ça se passe de tant de façons différentes ! Il y en a qui

fument doucement, comme une émission solfatarienne, ou quittent le sol, comme un grément squelettique, ou presque invisibles s'enlèvent, comme un ballon qu'un enfant lâche. Une femme monte, les cheveux droits, la jupe retournée comme une bobèche. Je ne sais pas si les autres les voient, moi je les vois. D'autres s'enfoncent dans une paroi poreuse, absorbés comme par un buvard. Un jour, j'en ai vu deux s'enfoncer à la même place, dans le mur d'une usine. La nuit nous cernait. Leur double contour devint lisible, comme une encre sympathique, et demeura longtemps lumineux sur la pierre. Où sont-ils ? Je ne pouvais quitter ce mur palimpseste. L'un d'eux parut vouloir remonter. Je m'enfuis. Il y en a qui surgissent sur place, presque sous vos pas, comme un fantôme de poussière d'une bouche de chaleur, armés de pied en cap, avec leur canne et leur serviette. Et il y a les échanges, il y a les rachats, les mauvais numéros, les remplaçants, les permutants, les ordonnances, les substitutions, les volontaires, ah, toutes sortes de combinaisons et de ressources, un mouvement mons-

trueux, perdu dans la bagarre, une navette silencieuse, un va-et-vient discret de la vie à la mort. Les raisons des vivants et des morts se balancent. L'amour et la mort ont fait leurs premières armes dans la mer. Ils s'entortillent, ils se dépistent dans la pierre. Jusqu'où font-ils des armes ensemble? Le texte serré du troupeau t'en impose. Fuseaux de fumée, acrobates qui marchent sur une boule, louches bateaux ramenés dans une anse, rôdeurs obèses, requins-marteaux de la mer pierreuse, qui se déchirent aux brisants des rues, qui se décousent de proche en proche, mailles graisseuses sur le ciel. Espèce de tam-tam sourd d'organes, danse macabre de molles massues, migrations de lettres de deuil, ordre dispersé, service en campagne cantonné dans des géodes, pour des apartés pleins de chiffres, des accouplements de vers bavards, de blattes goulues, des trocs poisseux et sonores, circonvenant les maisons comme une écume sale et sombre. Il s'agit de démêler les ressemblances trompeuses, les souvenirs d'avec les démons en visite, les figurants d'avec les revenants, les figures venues avant terme des limbes, les carot-

tiers, les simulateurs, les réincarnés précoces, les transfuges de la mort, la pensée criminelle provisoirement formée, gonflée comme un mufler de vapeur, le corps astral voleur de vêtements. On t'a fait ton pardessus dans un café? Ne cherche pas, ce n'est pas un autre. Quel travail! Une patience inflexible t'en donne la maîtrise. Si tu fixes sur la grève un pou de mer entre mille poux de mer, si tu ne le quittes pas des yeux, tu le fascines. Les autres s'en vont, dans un frémissement multiplié, saccés par la peur, lui reste sur place, avec son gros œil. Tu en fais autant pour un insecte dans la campagne. Ton regard lui pèse. Tu peux le voir prendre du dos, cisailler à vide avec ses pinces, dresser d'un coup sec les volets de ses élytres, découvrir un petit moteur qui te donne envie de faire ta prière, et, quand tu le lâches, fondre dans le ciel avec un mot triste. Comme ces petits, j'ai pincé les hommes. Alors j'ai vu, oui j'ai vu : qu'il y avait de drôles de corps. Un jour, j'ai rencontré trois fois mon ami. Deux fois sur ses yeux, ce n'était pas lui. La troisième, il m'a parlé. J'ai pris peur et j'ai filé dans la

foule. La boulangère du carrefour fut abusée pendant deux ans par un amant des plus légers qui ne venait de là-bas que pour elle. Il faut distinguer les personnes. Je t'apprendrai bien à les suivre. J'en ai choppé comme ça beaucoup qui ne circulaient dans leur complet et sous leur chapeau que pendant une heure, et je les couvais jusqu'au moment où ils s'enfonçaient lâchement dans le sol. Il y a beaucoup de points nourriciers, de filons de fuite, il y a beaucoup de chausse-trapes divines, pièges incompris, dionées mystérieuses, opercules qui cèdent, points d'enlissement, larynx de la pierre, séquestrations obscures, exécutions sans jugement. J'entends parfois dans la foule un grelot bizarre. Je distingue, du bruit des voitures, une sourde semonce qui vient du large. Quelqu'un dit : Il va faire de l'orage. Près de midi, les sens s'exaltent. Au bord du soir, les courants fraîchissent, la pierre tournante ne ballotte plus d'épaves, les inouches s'envolent des courroies mortes, la lumière se déshabille aux fenêtres, et je me souviens que la paix était bonne. Alors, j'ouvre ma solitude, fourrée

d'une science durement acquise, et je la respire dans les ténèbres.

Un jour, l'esprit divin nous assaille. Il en a assez d'achopper contre la matière. C'est nous qui sommes la matière. Il est fatigué de sentir dans sa flamme ces lourdes mouches incombustibles ; il est démangé de sentir dans son ventre, au fil le plus fin de son sang, ces bulles salines, ces calculs, ces écharde sales, ces pailles avares, ces réserves tristes, ces sinus fongueux, cette question remuante, insupportable, que nous sommes. Alors, il nous lance une bouée, il nous passe une drogue, il nous empoisonne, il nous ramène et il nous digère. Résorption catalytique, précipité spirituel, dissociation chimique foudroyante, tout ce que vous voudrez... Sur quelque point que nous passions, sur quelque chaussée de l'espace et dans quelque métamorphose, à travers les siècles des siècles, nous aurons l'honneur de faire des échanges avec cet esprit inconcevable. Parfois, il rapetisse le monde, pendant un temps incalculable. Il supprime un moment le temps, l'espace et la matière, jusqu'à

nous rendre tous invisibles. Mais quelqu'un s'en aperçoit-il ? car le monde reste à l'échelle. Toi, peut-être, chez qui l'adaptation ne se fait pas vite, avec tes manies, tes lenteurs, ta plasticité particulière, tes intuitions interminables. Chh ! Que rien de raisonneur ne vienne infecter ton flair de Dieu. Je m'accroche parfois à ses vergues, et je me survole à sa poursuite, dans la quatrième dimension, la radiante. Cependant, j'étais un pauvre homme, et j'aurais voulu rester dans mon trou, petit maître d'anthologie, subtil insecte du génie, de l'amitié ou de l'amour. Trop tard. Je ne peux plus être un artiste. Je ne peux plus me tenir tranquille. J'entends derrière moi, comme un train dans la nuit, retentir des cris qui me gagnent de vitesse. Si je veux garder ma distance, il faut que je chasse moi-même quelque chose, il faut que je piste un de ces danseurs noirs, qui font tant de mal, et qu'on prend sur le fait de n'être pas des hommes ! Je les suis, rongés par leur pensée, dissous par elle comme par un mordant, par l'indifférence ou par l'extase. Ils ne répondent plus à l'Eternel plasmagénète. Ils

n'entendent plus Dieu leur dire qu'ils existent. Alors ils doutent d'eux-mêmes et s'effondrent. Ils meurent d'une attaque de scepticisme, comme on meurt par septicémie. Sensibilité différentielle à Dieu. Mais je veux savoir comment ça se passe.

Ah ! je suis un fantôme occidental actif ! Cette relève, que je me demande si souvent, qu'en ferais-je ? Il faut que je brasse, que je m'affaire, que je chasse, les hommes, l'autobus, ou Dieu. Frappe les fesses de la terre avec ton fléau de cuir, cours ton petit bonhomme de chemin, Babonin. Çakya-Mouni ne peut rien pour toi, pâtiras !

LÉON-PAUL FARGUE.

APPUNTI PER UNA POESIA

NOTES POUR UNE POÉSIE

A LÉON-PAUL FARGUE.

SOGNO

*O navicella accesa,
corolla celestiale
che popoli d'un'eco
il vuoto universale...*

*E il nido che il murmure asconde
d'anime spoglie.*

*Volando ombroso e pavido
sulla sabbia lunare a passi nudi,
quell'alto amore ulcera
noi di quaggiù.*

SONGE

*O navire en feu
Corolle de ciel
Qui peuples d'écho
Le vide univers...*

*Nid qui retiens un murmure
D'âmes dépouillées.*

*Ombrageux, timide, à pas nus,
Sur les sables de la lune
L'amour, à la chair des jours
Laisse un sillage de plaie.*

SOGNO

*O gioventù impietrata,
o statua persa nell'abisso umano...
E l'enorme tumulto
dopo tanto viaggio
a fiore di labbra
rode lo scoglio.*

SONGE

*O jeunesse de pierre,
Statue de l'abîme humain...
Le grand tumulte
Tant de voyages
A fleur de lèvres
Ronge le roc.*

LA FINE DI CRONO

*Qualche grido s'allontana. Nel grembo
del firmamento s'è assopita
l'ora strana, impaurita.*

*Fuliggine lilla corona i monti.
fu l'ultimo grido a smarrirsi.*

Astri, Penelopi innumeri...

In braccio il Signore li ha ritolti.

*E riporge l'Olimpo, fiore
eterno di sonno.*

Oh ! cecità ! notturna frana...

LA FIN DE CHRONOS

*Plus d'un cri meurt.
Au sein du ciel
L'heure effrayée s'endort.*

*Les monts se couronnent d'une suie lilas,
Le reste se tait.*

*Astres, Pénélopes sans nombre,
Le Seigneur vous prend dans ses bras...*

*Voici l'Olympe encore,
Fleur éternelle de sommeil.*

O cécité, éboulement des nuits...

L'ISOLA

*A una proda ove sera era perenne
di anziane selve assortite, scese,
e s'inoltrò,
e lo richiamò rumore di penne
ch'erasi sciolto dallo stridulo
batticuore dell'acqua torrida,
e a picco una larva, languiva
e rifioriva, vide,
e vide, rivoltatosi,
ch'era d'una ninfa, e dormiva
ritta, abbracciata a un olmo.*

*Errando il pensiero da quella
fiamma vera al simulacro, riprese
la salita.*

L'ILE

Il descendit au rivage, le soir des anciens bois s'étendait sans fin. Or une chute d'ailes, qui brisait le rythme de l'eau en feu, le ramena sur ses pas. Il vit alors un fantôme, languide et refleurissant ; celui d'une nymphe, qui dormait en embrassant un ormeau.

*Ses pensées allaient du fantôme à la flamme réelle.
Il se remit à monter.*

*Giunse a un prato ove
l'ombra s'addensava negli occhi
delle vergini come,
calando la sera, appiè dell'ulivo.
Stillavano le fronde
una pioggia pigra di dardi.
Qua pecore s'erano appisolate
sotto il liscio tepore,
brucavano talaltre
la coltre luminosa.
Le mani del pastore erano un vetro
levigato da fioca febbre.*

Il parvint à une prairie ; l'ombre se pressait aux yeux des vierges, comme elle se presse, vers le soir, aux pieds des oliviers. Sous la clarté, que tamisaient les branches, plusieurs brebis songeaient ; d'autres brouaient l'étoffe brillante. Une fièvre sourde polissait les mains du berger.

COLORE

*Poi incontrò un lago torvo
che il cielo glauco fende.*

Più in là un rio l'erba inanella.

COULEUR

*Un lac s'assombrit sous l'injure
Du ciel glauque.*

*Le fil d'eau, plus loin,
Met des bagues à l'herbe.*

IL CAPITANO

*Le stagioni passarono.
Fui pronto a tutte le partenze.*

*Quando ero bimbo e mi svegliavo
di soprassalto, mi calmavo udendo
urlanti nell'assente via,
cani randagi. Mi parevano
più del lumino alla Madona
che ardeva sempre in quella stanza,
una mistica compagnia.*

*Fui poi inseguito da un'eco.
accorsa d'oltre nascita.*

LE CAPITAINE

*Tous les départs me virent prêt ; je sais les secrets
des saisons.*

*Quand j'étais enfant, la lumière de la Madone trem-
blotait jour et nuit dans ma chambre. Mais ce qui me
tenait compagnie, si je me réveillais en sursaut, c'était,
dans la rue absente, les cris libres des chiens.*

*Plus tard je fus traqué par un écho, venu d'outre-
naissance.*

*Quando la guerra m'ebbe ritessuto
e non fui, coricato sul sasso,
che una fibra della zona fangosa
la notte perse ogni velo.*

*Tutto era sterminato, l'umiltà
nella notte senza luna
e l'amore che nelle vene
quasi vuote, latrava.*

Ma il capitano era sereno.

(Venne in cielo la falce)

Il capitano era tanto alto
e mai non si chinava,

Quand la guerre m'eut pétri et que je ne fus plus qu'une fibre de la zone fangeuse, je vis sans voile la figure de la nuit.

Tout était démesuré : l'humilité dans la nuit sans lune, l'amour qui criait dans les veines vides.

Mais le capitaine était calme.

(Une faux montait dans le ciel)

Le capitaine était grand,
Il ne se penchait pas.

(Andava su una nube)

Nel solco s'adagiò come uno stelo.

(La falce è un velo).

Gli chiusi gli occhi.

Parve di piume.

(O cielo spento)

(Un nuage passait au ciel)

Il fut renversé, droit dans le sillon.

(La faux était un voile)

J'ai fermé ses yeux

*L'aile ne fut jamais aussi légère
que ce grand corps étendu.*

(O ciel éteint)

AURA

*Udendo il cielo,
spada mattutina, e il monte
che in grembo gli saliva,
torno all'usato accordo.
Uomo che speri senza pace,
appiè del monte scalzo
c'è un'ombra stanca.*

*E dalla grata delle fronde miro
Spire di voli.*

Aura, chiara urna...

GIUSEPPE UNGARETTI.

URNE

*J'entends le ciel
Epée du matin, et la colline
Qui monte vers lui
Voici l'accord.*

*Homme qui espère sans paix
Au pied de la montagne nue
Une ombre lasse attend.*

*Des branches, les yeux peuvent suivre
Un tournoi d'ailes*

Urne claire...

GIUSEPPE UNGARETTI.

POÈMES

RETURN

*When shall I behold again the cold limbed bare breasted
Daughters of the ocean I have not seen so long*

Then it was always in sunlight : then they were running

*There was this thunder of surf then to the left of us,
Pines to the right, cicadas. We came alone.*

We left our people over the hill in the vineyard.

There were sea birds here when we came...

*But I remember
Sand there where the stones are and isles to seaward*

It may be this was all in another land

Or it may be I have forgotten now how the sea was.

RETOUR

*Quand donc verrai-je encore
Les membres froids, les poitrines nues des filles
De l'océan, dont mes yeux sont depuis si longtemps privés
Alors c'était toujours dans la lumière solaire : alors elles
[courageaient*

*Il y avait, alors, ce tonnerre de la houle à notre gauche,
Des pins sur la droite, des cigales. Nous vînmes seuls.
Nous avions laissé nos gens de l'autre côté de la colline
[dans l'enclos de la vigne.
Il y avait des oiseaux de mer ici quand nous vînmes...*

Mais je me rappelle

*Une plage là où il y a des rocs et des îles vers la haute mer
Peut-être que ce fut dans une tout autre contrée
Ou peut-être ai-je oublié à présent comment était la mer.*

GOBI

*whether before have been
Men in these valleys...
Whether beneath the sand here, beneath the shallow
Earth are ashes are fragments of jars are the snow worn
Limbs of goddesses...*

*whether these now
I see in the dim air are men as I am
Wandering in this land...*

*how shall I know ?
How shall we speak together of this, saying :
You You too You too have felt You also
At night waking O at night and walking
Under the trees at evening the trees ! You too !*

GOBI

si jadis il y eut

Des hommes dans ces vallées...

Si au-dessous de ce sable et sous la mince

Couche d'humus il y a des cendres, et des morceaux de

[cruches, et les membres par la

Neige usés, de Déesses...

Si ceux-là qu'à présent

Je vois dans l'air confus sont des hommes comme moi

Errant dans cette région...

Comment le saurai-je ?

Comment converserons-nous de ceci, disant

Vous Vous aussi Aussi vous avez senti Vous aussi

Vous éveillant la nuit Oh la nuit et marchant

Sous les arbres au soir les arbres ! Vous aussi !

Whether these man faces...

Come ! Be honest.

*Why will you not reply to me ? Why do you always
Not understand what I say ? I know your faces.
I know your names too. Nevertheless
You are not friendly to me : you are not of my people.*

*As for the place I go to — we seek water.
The water here is salt. We have seen neither
Birds nor green leaves since we found this country*

*Why will you never listen ? Why do you always
Turn your eyes away when I speak to you ? Tell me,
Do none of you fear this place as I fear it ?
Who has sent you to me ? You have been sent
As spies. You are not friendly.*

Si ces visages d'hommes...

Allons, soyez francs !

Pourquoi ne voulez-vous pas me répondre ? Pourquoi

[toujours ne voulez-vous

Pas comprendre ce que je dis ? Je connais vos figures.

Je connais vos noms aussi. Et cependant

Vous n'êtes pas bienveillants pour moi : vous n'êtes pas

[des miens.

Et quant au lieu où je vais — nous cherchons de l'eau

L'eau ici est salée. Nous n'avons vu

Nul oiseau, pas une feuille verte depuis que nous avons

[trouvé ce pays

Pourquoi ne voulez-vous jamais écouter ? Pourquoi tou-

[jours détournez-vous

Vos regards lorsque je parle à vous ? Dites-moi,

Nul d'entre vous n'a-t-il peur de ce pays comme j'en

[ai peur ?

Qui vous a envoyés vers moi ? On vous a envoyés

Comme espions. Vous n'êtes pas bienveillants.

It may be

They are not there !...

or whether alone I

Of all men I only have passed these mountains.

ARCHIBALD MAC LEISH

*Il se peut
Qu'ils ne soient pas là !...*

*Où si tout seul je
D'entre tous les hommes ai seul franchi ces montagnes.*

ARCHIBALD MAC LEISH.

Traduit de l'anglais par
VALÉRY LARBAUD.

POÈMES

ENFANCE

*J'ai habité, enfant, un grenier embaumé où se des-
séchaient des choses mortes. De la longue poutre médiane,
mal équarrie et qui restait pour l'œil un vieux tronc
d'arbre, des files d'aulx pendaient, noueuses, verté-
brées. Dans l'obscurité je les heurtais chaque soir de la
tête et j'étais depuis longtemps étendu qu'elles s'entre-
choquaient encore, en froissant leurs pelures échevelées.
A portée de main, à droite, à gauche, des fruits vieil-
lissaient sur leurs lits de roseaux, étagés au long des
murailles. Je m'allongeais, avec l'horreur de rien tou-
cher, au centre de ce sarcophage. La dent d'un rat grin-
çait. Paralysé, je sentais descendre lentement vers moi
le brouillard douxereux d'éther qui hésite et bouge autour
du cadavre des pommes. Je le buvais comme un narco-
tique, avec le masque de la nuit sur le visage.*

*Au dehors, sous le ciel d'été, des eaux fuyaient, inta-
rissables. La rumeur des eaux nocturnes est d'une jeu-*

nesse cosmique. Hors du temps, je me réfugiais en elle. Je la laissais, monotone et toujours renaissante, devenir peu à peu mon sommeil. Bientôt, rythmant mon souffle sur le sien, j'en poursuivais le chant par tout le paysage. O joie inlassable, heureuses déceptions ! Je pensais le saisir à ras de terre ; il gonfle des feuillages. Je le croyais à mes côtés : et le voici tourbillonnant au fond du pré, dans l'ombre, autour du noyer qui médite, les bras en croix.

FENÊTRE

Elle n'est familière que de face. Vue de biais, elle inquiète par la révélation de sa silhouette anguleuse, par son squelette raide et sans nœuds, par sa chair transparente et dure comme une réponse à un problème : Ce Qu'il Fallait Trouver. Elle s'est posée de profil au long du mur comme une figure égyptienne. Osiris, du moins, appuyait son pschent, son bras grêle, son torse et le méplat de son genou contre une paroi de granit solide. Elle n'appuie sur rien ses côtes rectilignes et son corps sans jointures. Elle vit au bord des abîmes, immobile et serrée dans l'étau du ciment vertical comme un navire dans les glaces, au bord du ciel, au bord des hommes, et sans rien voir. Chaque matin, à son lever, le soleil en fixe, brutal, sur le mur blanchi à la chaux qui lui fait face, une image cruelle. Et chaque soir la lampe jaune, tristement, en renvoie l'image vers l'Orient où le soleil n'est plus. Clarté rectangulaire, chaque matin crucifiée,

et qui, chaque soir, trébuche aux mêmes feuillages, s'accroche au même toit, s'enfonce vers un ciel qui recule sans cesse, toujours plus faible, toujours plus alourdie d'étoiles, empêtrée à la fin dans le rideau flottant de quelque Voie Lactée. La lampe s'éteint, l'image s'efface. Le soleil, revenu, en frappe, en fixe une nouvelle. La lampe, ce soir, la lui renverra. Ainsi, chaque jour, s'échange à propos d'elle cet inquiétant dialogue. Le monde entier, courtisan du soleil, semble s'animer à ce jeu : le pré, bombant son dos de scarabée, fait trembler au plafond la forme vague d'une fenêtre verte ; la mare y projette un carreau, la flaque un croisillon ; pendant la nuit, les phares d'autos, voyageurs pressés de la route, dardent soudain sur la cible du mur des rectangles tordus par la vitesse : ils fuient — et la croix lunaire les remplace. Ainsi dans cette chambre où le profil de la fenêtre règne, ses images se heurtent, ses reflets se chevauchent, accourus au sabbat lumineux des deux quadrants de l'horizon ; et chaque soir répond la lueur de la lampe, long cri jaune et mélancolique, chaque soir repris, arrêté, relancé vers le ciel, halètement calme comme un

appel de Morse jailli d'un mât sans espérance. Inquiétant dialogue à travers elle, à propos d'elle. Elle n'en sait rien, avec sa pose raide de profil. Elle ne voit ni le ciel, ni la lampe. Elle demeure là, immobile, comme un navire dans les glaces, comme une solution à un problème ; et les reflets qui se pressent contre ses flancs ne sont peut-être rien que des spectres d'écume, des fantômes d'embruns, de vieux souvenirs d'Océan que glacera bientôt la nuit polaire, la nuit où vit déjà sa carcasse plate et sans crâne, sa chair transparente et sans yeux.

MORT D'UN NUAGE

Le soir tombait lorsqu'apparut à l'horizon la barre bleue, déjà oblique, de ses ailes. Il volait bas et assez vite, comme un oiseau qui fuit dans le vent. L'ombre de sa carène et de son envergure, rongéant peu à peu le disque du ciel, grandit, s'étala, couvrit d'une nuit trop rapide le visage surpris des champs. Son plumage était d'un gris pâle, avec des mouchetures blanches et rousses sous le ventre et un liséré couleur de feu au bord des pennes. Au zénith, il pivota lentement et découvrit ses blessures : une aile était plus qu'à demi déchiquetée ; sur la poitrine, au centre d'un ébouriffement tendre, rougeoyait une tache profonde. Le cou pendait. Il paraissait chercher sur cette terre un coin où la mort lui fût plus douce. Mais le coussin rebondi de la pinède n'était rien qu'un buisson d'aiguilles ; les vignes inondées et glacées se hérissaient de ceps comme une râpe ; les files de cyprès dressaient des dents aiguës. Le vent allait le

traîner sur ces pointes. Il était comme un condamné à la question qui, aux dernières marches d'un escalier (trop vite descendu !) voit s'ouvrir devant lui la cave des supplices et, dans l'ombre, devine, étroite et longue, la place où il va mourir de douleur. Au couchant veillait un brasier dont le souffle emplissait l'air de cendres. Le grand oiseau s'abandonna, s'abattit doucement, s'étendit sur la terre. Les maisons avaient clos leurs volets et leurs portes, comme on se bouche les oreilles, comme on ferme les yeux. Mais le brouillard de plumes était devenu si épais au dehors que toujours, par un joint, quelque duvet passait, entraît, tournoyait autour de la lampe, se posait sur la table, sur les mains. Les enfants pleuraient. Les hommes et les femmes se jetèrent dans l'amour ou le sommeil, comme des brutes. Le lendemain matin, dans les prairies, les larges couteaux plats des roseaux, les lances des lauriers, les poignards innombrables de l'herbe portaient encore à leur tranchant quelques gouttes d'un sang très pur.

ÉTÉ

L'outil douloureux dont le fer a crié tout le matin sur la pierre brûlante de l'aire, vient de laisser, en se taisant soudain, un vide que rien ne pourra plus combler. La hache du boucher, après quelques sursauts sur son étal de bois, retombe, renonce. Le village entier abandonne. Les hommes, confiant leur corps au creux d'un fossé, dorment, la poitrine rougie, un large mouchoir jaune et brun sur le visage. Les femmes, lasses, au fond de leurs cuisines, d'effacer de leurs verres le reflet vert et bleu d'une fenêtre, les laissent couler dans l'eau glacée du seau où s'égouttent leurs doigts. Les enfants ont fui avec les oiseaux. Au soleil vide des champs, minute par minute, une cosse enfin mûre éclate, jetant à la fois sur la terre qui les étouffe ses graines et quelques éclaboussures de bruit.

Mais voici qu'au bord de la route frottée d'ombres et de goudron s'abat, en un bref tumulte de feuilles et

d'ailes, une troupe d'anges musiciens. Les rêves du village croient à l'envol d'un merle. Et les derniers séraphins se posent. Ils sont bien tels que les a peints Memling, souriants, à leur aise sur notre terre. Ils se groupent sur le talus. Leurs pieds nus s'empoussièrent dans les herbes brûlées et rêches, leurs robes se rouillent au fer d'une grille. Mais la poussière et la rouille sont pures. Pur est le goudron, pure est l'ombre. Sous des doigts purs les instruments pépient. Cependant l'organiste a levé, de la main gauche, son soufflet. Tous se taisent. Au soleil, une cosse éclate. L'ange conducteur, adossé au tronc d'un platane, a penché vers son instrument son front bombé. Il écoute. A la base du long tuyau d'étain que ses cheveux effleurent, comme un insecte invisible au fond d'un calice, comme une eau qui sourd sous la roche, comme une certitude trop longtemps suspendue, une note grave bourdonne, que lui seul, encor, peut entendre, mais qu'à déjà devinée le silence haletant.

AUTOMNE

Un livre est tombé à terre à côté d'elle. J'imagine que, lassée des poètes et des images des poètes, elle a voulu connaître, elle-même, l'automne, agonie tour à tour tourmentée ou légère, sans ors, ni sang, ni chars funèbres. Elle a fermé les yeux, parce que les feuilles sèches sont aveugles. Elle est demeurée immobile, pour que son corps, oubliant ses propres contours, chair que l'engourdissement rend poreuse, se soulève et flotte et diffuse, brouillard tiède qu'un souffle fait osciller. Elle a voulu mourir, s'arracher, se dissoudre : elle s'est endormie. Son cou renflé plie comme un pétiole. Ses bras qui s'écartent sont les nervures d'un limbe déchiré. Tout son corps semble abandonné au vent des songes. Elle souffre, elle étouffe. Les rêves qui passent pour elle au plafond d'un ciel invisible laissent traîner sur son visage l'étoffe de leur ombre déchiquetée. Son âme balante, un tourbillon la tord, une angoisse la trempe, une

horreur la salit. Elle se sent précipitée, et crie, du cri silencieux des choses. Elle souffre, elle veut mourir. Mais son cœur de chair ne veut pas : il vit pour d'autres jours qui viennent : les songes ne sauraient l'atteindre, ni la boue de l'horreur, ni la pluie de l'angoisse ; à l'abri au creux des poumons comme le germe entre les cotylédons de la graine, il hiberne et songe à d'autres cioux. Elle devra souffrir, se tordre encore, jusqu'à l'abattement, jusqu'au calme vaincu de la nuit hivernale, jusqu'à l'inquiétude du petit jour, jusqu'au réveil : alors une crampe fuira de son bras ; son corps se crispera comme une nébuleuse ; elle ouvrira les yeux. Derrière la buée qu'un premier regard évapore, la fenêtre sera toute bleue de printemps.

APOLOGUE CHINOIS

Un jeune homme s'assit un jour aux pieds de sa maison blanchie par le soleil. Le printemps, tout aussitôt, tendit le ciel, au-dessus de lui, d'une grande soie bleue et fit fleurir à ses côtés un géranium écarlate.

Mais l'esprit du jeune homme ne fut aucunement touché de ces attentions. Il avait trop à faire pour les voir. Il tournait un apologue et ne voulait pas quitter des yeux un seul instant la croissance délicate de ses symboles.

« Un maître barbare avait chargé son esclave de liens. Je ne sais pas qui est le maître, mais l'esclave, c'est toi, mon Ame. M'entends-tu ? Quelques mouvements lui étaient bien permis. Sans doute. Quelques mouvements. Mais aucun n'était sans entrave. Cependant... »

Cependant l'âme de ce jeune homme improvisait, en se balançant au soleil, une chanson absurde mais plus agréable, jugeait-elle, que les symboles les plus subtils.

« La plupart des Choses du Monde sont nues. Mais le géranium a plusieurs robes. Celle des feuilles porte une ceinture violette, celle des fleurs un réseau de veines rouges. »

Et ainsi de suite. Or, sans que personne s'en aperçût, cette chanson enchantait le corps du jeune homme. Il dodelinait de la tête. Son genou louait le soleil d'être si tiède. Soudain sa main se leva pour juger quelle était l'étoffe la plus tiède, de la soie que le ciel laissait pendre ou du géranium velouté.

A ce geste stupide, l'esprit du jeune homme, furieux, brisa son apologue.

Mais son âme se mit à rire follement, d'un rire écarlate que le printemps faisait fleurir.

SEPTIÈME JOUR

« Le monde n'est rien que la projection de toi-même qui en es seul maître et seigneur », m'ont affirmé les philosophes. J'avais toujours conservé quelques doutes à ce sujet : ils se sont fondus ce matin avec les brouillards du sommeil, devant le paysage que mes vitres parviennent à peine à contenir. La plaine, toute lavée d'un bleu sombre et profond, n'est que prière et jubilation contenue ; et le ciel, fontaine de silence, laisse déborder à pleine vasque la pure béatitude du septième jour. Ainsi, j'ai tout créé et tout se meut selon mon ordre. Les yeux clos, je vais écouter le monde tourner. Autour de moi, lentement, avec la sérénité secrète des mécanismes célestes, vont se déplacer les grappes massives et les feuillages, les arbres, les champs, l'horizon, tout le cercle infini de moi-même. Si j'entr'ouvre les paupières, ce sera, comme on reconnaît l'allure d'un moteur aux délicates nuances de son ronflement, pour suivre la marche du soleil à la couleur

de l'air et des pierres, à la transparence des feuilles, aux palpitations des êtres que la lumière anime seule. La maison tout entière deviendra mon horloge. Je lirai l'heure au visage luisant et noir des meubles, aux murs teintés à peine de mauve ou de vert, aux joues tièdes des fenêtres. L'après-midi, si le désir d'un divertissement m'effleure, le vent, plus agile qu'un jongleur japonais, projettera pour moi sous la tonnelle mille balles dorées et dansantes et si légères que j'en ferai vibrer deux à mon tour sur mes paumes sans contrevenir au repos divin. Journée dorée, dansante et légère comme elles ! Mon œuvre, pourtant, est si énorme que son bourdonnement et la pensée qu'elle vit derrière moi finiront, je pense, par me lasser. L'ombre orientale sera la bienvenue, et, sitôt le lever de la lune ordonné, la nuit m'endormira. Qui sait, d'ailleurs, qui sait si la muette insolence des Chats et des Etoiles — face à face et chacun remâchant d'écrasants quartiers de noblesse — ne parviendrait pas à me faire douter encore de ma propre divinité ?

LE TOURISTE

Aux deux bouts de la route qui se renflait pour former la Grand'Place, s'étendaient des herbages tristes. Midi. Sur le visage des maisons, aux joues salies d'anciennes traces, les flaques de soleil poissaient comme un sang tiède qui se caille. L'autobus, englué par le flanc dans la plus large, hoquetait doucement, l'œil trouble. Invisible au fond d'un couloir, une femme parlait, parlait, avec des élancements aigus dans la voix, comme une migraine. Le touriste, le dos courbé, se dirigea vers l'ormeau dont l'ombre saupoudrait le sol d'une poussière plus grise.

Accoté au tronc, il sourit, chuchota l'Annonce du Retour Eternel.

« O homme ! Prends garde ! »

Ce village pittoresque, somme toute, ressemblait à ses frères. Tribu des villages pittoresques, nouvelle

nation juive éparse par le monde ! La tour de l'Horloge et sa porte ogivale — la Grand'Place — l'ormeau et l'Hôtel Bellevue.... Dans l'arceau de la tour pointait une rue caillouteuse. Pouvait-elle mener ailleurs qu'à la Chapelle Romane ?

« O homme ! prends garde !
Que dit Minuit profond ? »

Seule profondeur voisine, la salle vert d'eau du café des Sports devait s'embuer d'odeurs écœurantes. Mieux valait à coup sûr la chapelle. Était-il possible, mon Dieu, était-il possible que de nouveau dans deux ou trois cent millions de siècles... ? Lent est le pas des siècles, par bonheur.

Une autre migraine, sournoise, naissait aux semelles du facteur crissant sur le basalte. Le touriste s'engagea sous la porte ogivale. Deux vaches, barrant la ruelle déserte, y montaient pesamment. Il les rejoignit, songea : « Nous irons ainsi jusqu'aux pieds du treizième siècle », puis : « Éternellement et sans appel, nous irons donc ainsi

jusqu'aux pieds du treizième siècle. » Les bêtes formaient deux masses énormes. Il dut prendre leur pas d'une lenteur surhumaine.

« Que dit Minuit profond ?

J'ai dormi, j'ai dormi... »

Des mouches, à leur passage, se levaient du ruisseau.

ÉCHECS

Une dalle noire, une dalle blanche... Si tu pouvais encore prêter l'oreille aux bruits de l'horloge, tu ne l'entendrais plus casser du temps. Si tes yeux pouvaient se lever vers la fenêtre, ils n'y verraient plus qu'un ciel vide. Le Monde est mort. Au près de son tombeau luisant, le Hasard s'est tu, immobile.

Une dalle noire, une dalle blanche. Les Jours dorment là, sans reflets, et les Nuits, sans parures, côte à côte pour une funèbre mosaïque. En double alignement, à l'écart et debout, des statuettes veillent. L'ensevelissement des Mondes a ses rites : nul doute que ces gnomes ventrus au crâne chauve n'aient été placés là par le dieu qui se tait pour honorer le mort. Ils diront aux mondes-passants ce que fut celui-ci, leur frère : comment il sut tailler, dans l'ivoire des jours et l'ébène des nuits, la force pesante des tours, le

bondissement des bêtes, la folie aux masques obliques, la beauté des dominations.

Mais une ombre a passé sur les dalles. Le Hasard s'est penché : un nain saute. Sous un vent que nul n'a senti, l'ivoire et l'ébène se moirent. Des nappes s'y étalent, des courants y affleurent. Au pied de chaque statuette, comme un cristal rayonne autour d'un germe, des rosaces de forces grandissent, s'entremêlent. Des axes fusent, meurent. Une Folie méticuleuse étire une antenne qui palpe, hésite, se rétracte. Dans les yeux dorés du Hasard, des possibilités s'allument, étincelles dansantes, mouches de feu, reflets, parures...

Le jeu recommence.

CHARLES MAURON.

INDICATIONS PEU SALUTAIRES

I

JACQUES ROUX LA HACHE

Jacques Roux accroupi devant le fossé coupe du bois. Il a laissé ouverte derrière lui la porte de la maison dont il sort chaque matin comme on naît. Jacques Roux vient de naître pour la six millième fois par un matin de juillet dur et touffu, il a saisi la hache qu'on laisse dehors toute la nuit et s'est mis à couper du bois, pour obéir au père et à la mère, comme d'habitude. Coupe Jacques Roux le bois sec, les pieds sous les fesses.

Il commençait à transpirer, laissa tomber la hache et regarda derrière lui. La maison vide (le père aux champs, la mère aux courses) respirait la bouche ouverte, on entendait le battement ordinaire de l'horloge, le même qui bat au cœur de l'homme, et, contrariant cette mesure, un pas d'enfant dont les écarts et

les rebroussements semblaient soudain brouiller les murs et bouleverser l'ordre de l'été. Jacques Roux cracha dans le ruisseau où des poules venaient boire ; puis, reprenant la hache, se remit à frapper. Il avait allongé les pieds et coupait maintenant entre ses jambes un bois qui avait l'air de lui appartenir. Jacques Roux se divisait lui-même en morceaux réguliers qui éclataient autour de lui, et ses regards s'en allaient comme les morceaux, à droite, à gauche et par devant vers une tache verte énorme, d'où venait tout ce bois, la forêt.

Il ne faisait pas encore chaud ; s'il transpirait, c'était d'amusement et à force de frapper avec une croissante ardeur. A chaque coup il devenait plus fort et, se sentant grandir, élevait plus haut la hache, qui retombait avec un bruit redoublé. Le travail allait plus vite aussi ; bientôt il n'y aurait plus de bois. Une joie sifflante conduisit sa main. « Qu'ai-je, crie Jacques Roux, je me sens gonfler ! » Il devenait dur comme le fer et sa tête lui parut lourde. Mais grandissant toujours, il fallait frapper davantage, plus fort

et de plus haut ; comme l'ivresse montante réclame à boire, sa force réclamait de nouveaux coups. La dernière bûche éclata, la hache fendit la terre. Emporté, Jacques Roux chercha au hasard autour de lui un objet, attrapa une poule et, les yeux bien ouverts, lui trancha le cou. Le sang lui sauta au visage. Qu'ai-je là ? Ma vie se soulève, on dirait qu'il y pousse une branche. Il s'appuie à terre sans lâcher la hache et se met debout. La maison est devenue toute petite, le ruisseau à ses pieds n'est plus qu'un fil et la forêt elle-même ne paraît pas si haute. Qu'ai-je donc là de si dur qui grandit et se tend comme un arc ? Il fit dans l'air un mouvement avec la hache et regarda, cherchant n'importe quoi. Du sang brillait près d'un caillou. Ce fut l'enfant de la maison qu'il rencontra ; la tête s'en alla rebondir et comme il n'y avait plus rien autour de lui, Jacques Roux marcha vers la forêt.

De quoi un bras de seize ans armé d'une hache ne serait-il pas capable ? En marchant il hachait l'horizon. Comme il lui fallait toute la largeur du chemin, aucune vie sur le pavé ne fût demeurée entière.

Qu'ai-je là qui pousse et me résiste ? Allons, plus fort, et que le monde se tienne ! De la tête il dominait la forêt. Il se pencha pour y entrer, puis se raidit et fit tournoyer son arme comme pour enlever d'un seul coup ce qui lui pesait.

Il se fit dans les arbres comme un trait de lumière. Un ruisseau, ce pouvait être une source, se mit à chanter, imitant une fauvette. Qu'ai-je là de si doux qui me coule et m'inonde ? Jacques Roux oscille trois secondes sur le gazon, puis se laisse doucement aller. Il est couché dans un berceau. La forêt est sa mère. Près de lui, une hache comme un hochet.

II

RÉVEIL DE L'IDIOT

Son énorme tête rousse oscillait lorsqu'il marchait. Bien qu'il se nommât Pétrus et qu'il ne portât sur sa tête aucune couronne d'or, si ce n'est celle de ses che-

veux roux, cet idiot me rappelait le roi de carton qu'on promenait jadis aux fêtes de mon village. Pétrus était aussi grand que ce roi formidable et ne marchait pas autrement, c'est-à-dire d'un pas majestueux et lent ; on eût dit que ses pieds seuls daignaient se mouvoir. Un seau à la main, il ne marchait jamais qu'au milieu du pavé, de sorte que la rue entière semblait à lui : c'était pour ramasser le crottin.

Il m'était arrivé de le suivre. Cette fois encore, je le regardai. L'idiot, comme d'habitude, m'adressa ce sourire que je qualifiais volontiers de divin. Je ne mets aucune présomption en affirmant que c'est à moi qu'il souriait, car nul autre que moi ne le regardait. Pour tout le monde, depuis toujours, l'idiot était l'idiot, c'est-à-dire un personnage sali par le temps, Hérode ou saint Pierre dans l'église, une figure sans parole, sans regard, qui n'entendait pas, sans doute, puisqu'elle ne parlait jamais. Les voitures, les autos même, faisaient un crochet pour passer.

Mais moi je le regardai. Pétrus me sourit de sa bouche de géant. Pour la première fois, je fis quelques

pas à côté de lui, m'efforçant d'imiter ses pieds de bois qui ne pouvaient avancer vite. Il avait bien une tête de plus que moi ; sa barbe et ses cheveux étaient pleins de poux et de brindilles. Il ne cessait de me regarder de ses grosses lèvres ouvertes, d'où coulait un filet de bave, autant que de ses yeux à demi effacés par les sourcils en désordre, en faisant entendre un grognement articulé, qui m'effraya, car je croyais comme tout le monde que l'idiot ne pouvait parler. D'abord, je ne compris rien, mais après quelque temps chaque mot m'attrapa par la barbe et j'entendis qu'il disait :

— Tu-m'as-promis-de-ramasser-la-crotte-avec-moi.

En même temps il me sembla que sa bouche prenait une expression narquoise. C'était donc cela que Pétrus répétait sans cesse depuis que je marchais à côté de lui :

— Tu-m'as-promis-de-ramasser-la-crotte-avec-moi.
Tu-m'as-promis-de-ramasser-la-crotte-avec-moi...

Quand donc lui avais-je promis cela ? Un jour, c'est vrai, je lui avais crié quelque chose comme ça, une

phrase de ce genre, pour voir s'il entendrait ; ou plutôt, je n'avais rien dit du tout, je m'étais contenté de penser, avec un rire intérieur.

Je me sentis grelotter. M'étant mis à mon tour à grogner quelque chose, qui était sans doute une réponse, je pris le seau qu'il tenait en main et, me penchant, sans cesser de le regarder, je ramassai du crottin de cheval et le laissai tomber dans le seau.

Je vis à son regard et à sa bouche que Pétrus était satisfait.

— Maintenant, grogna-t-il, accompagne-moi.

Je marchais à présent comme Pétrus, sentant peser mes pieds et le corps raidi comme je ne sais quoi. Certes, je devais lui ressembler, sauf qu'il était plus grand que moi d'une tête au moins ; mais comme lui je ne voyais plus, je n'entendais plus, je devenais insensible comme un ancien personnage. Ou plutôt, je ne voyais plus que lui, je n'entendais plus que son grognement et ne sentais que sa grosse ironie de pierre dont l'expression ne saurait changer.

Chaque fois qu'une ordure se présentait sur le

pavé, Pétrus s'arrêtait, avançait le doigt et je me penchais pour la ramasser, d'un mouvement qui se fit de plus en plus naturel. L'idée m'était venue, en saisissant le seau, que tout le monde allait se moquer de moi ; mais comme je ne regardais personne, si ce n'est l'idiot, l'ironie même de ses yeux immobiles et de sa bouche ouverte peu à peu me parut se changer en plaisir, si bien que je me mis à accomplir ma besogne avec une sorte de satisfaction mécanique et débarrassé d'une pensée qui m'avait souvent pesé jusque-là.

Son visage entier, du reste, semblait se transformer. La pâleur terreuse de ses joues s'anima, ses lèvres prirent une teinte vivante, sa bouche se nettoya et le filet de salive qui coulait tout à l'heure de ses dents jaunes disparut tout à fait. Le soleil faisait luire ses cheveux et sa barbe. Pourtant sa grandeur me sembla disparaître. Je me sentis vraiment plus grand que lui, raide et définitif, tandis qu'il balançait le corps, et condamné pour toujours au même geste, tandis qu'en m'indiquant du doigt la route et le mouvement, il

me prouvait une liberté dont j'étais maintenant totalement dépourvu.

— Adieu ! me dit-il d'une voix que je ne reconnus pas.

Il me tourna le dos. Je grognai quelque chose entre mes dents et, apercevant à mes pieds un tas d'ordures, je me penchai pour le ramasser. Toute pesanteur m'avait quitté, je ne sentais même plus mes pieds. Je ne voyais plus rien. J'avais, balançant la tête, dans un ciel de lumière et de crottin. Une douce salive coulait de ma bouche entr'ouverte et rafraîchissait mon menton. Je me grattai les cheveux et me sentis sourire divinement.

III

MOREL QUI VOULAIT VOLER DIEU

Il était arrivé à ce point d'angoisse et de dégoût où l'action la plus criminelle se place au sommet de

l'héroïsme et prend non seulement l'aspect mais la réalité du sublime.

Ecœuré des siens et de lui-même, de l'homme et de cette nature qu'on dit maternelle, sans doute parce que tout en sort, mais qui ne se soucie que d'elle-même et ne se laisse arracher que la moitié de ce qu'elle a pris, s'il lui arrive de rendre quelque chose, Morel se jeta dans la dernière extrémité qui lui parut digne de son écœurement : il voulut voler Dieu.

Son état de fureur était indescriptible, il ressemblait à l'enthousiasme. Pourtant Morel s'efforçait de tenir les yeux bien ouverts, le regard assez froid pour apercevoir son but et afin qu'aucun des moyens qui se présentaient ne lui parût négligeable. Une seule chose lui semblait inutile et même répugnante, la préméditation. Du reste, il en eût été incapable, le sang lui battait aux tempes ; derrière lui bondissait sa fureur comme un chien mordant qui le forçait de courir.

Morel pour agir plus librement était parti de nuit, complètement nu. Voler Dieu ! Chaque fibre de son

corps le sentait, chaque muscle le voulait, une sorte de chant pathétique commençait à sortir de sa marche lorsqu'il eut fait quelque chemin. De sentir qu'une seule nuit lui était offerte, car la lumière du matin ne reverrait pas son corps, qu'elle ne valait d'ailleurs pas, s'il n'atteignait cette nuit même l'objet de sa fureur, Morel éprouvait une sorte de volupté, comme si l'ombre où il entraît tout dépouillé fût devenue femelle et qu'il eût à lui faire violence pour la posséder.

Il rencontra une église et soudain l'enfance remonta à ses narines avec l'odeur de l'encens, à ses oreilles comme le bégaiement d'une prière et à sa bouche même, où se développait un goût de pain et de lait. En marchant il se cogna à la porte. Comment entrer ? Il n'avait rien prévu. Mais justement parce qu'il n'y avait pas réfléchi Morel n'eut qu'à pousser la porte. Le grand coffre de l'église bourré de Dieu sonna comme du métal. Il marcha vers le chœur, guidé par la veilleuse rouge, et heurta la table de communion, où il faillit tomber dans son ancien agenouillement.

Mais déjà Morel franchissait les marches. Il en

sauta quatre à la fois et, frappant du poing sur le tabernacle, il enfonça la caisse, dont les éclats lui blessèrent la figure. Cette riposte du divin augmenta son ardeur. Tout ce qui est ici t'appartient et voici le plus précieux, hurla-t-il en s'emparant d'un ciboire d'or rempli d'hosties. Morel s'étonna de n'entendre aucun tonnerre, à peine l'écho de sa voix. Pourtant c'était à Dieu qu'il venait de lancer ce défi. Il fit tourner le ciboire d'un geste qui répandit les hosties et se mit à courir dans le temple vide jusqu'à la porte, suivi de ses pas humains.

Dehors la nuit semblait courir devant lui. Il brandissait encore le ciboire lorsqu'il s'aperçut qu'il ne tenait en main que le calice d'une fleur effeuillée.



Sa fureur s'étant accrue à la suite de ce revers, Morel prit sa course avec une envie énorme de crier des blasphèmes aussi grands que ses pas. Voler Dieu ! L'appauvrir ! Mais où trouver ce trésor appartenant à

Dieu seul ? Des villes bâties par l'homme, Dieu ne s'était-il pas retiré ? L'on n'y pouvait voler que ses pareils !

Il enjamba d'un seul bond les dernières rues et mordit des pieds la campagne où la terre, toute remuée qu'elle fût par l'instrument humain, résistait assez sauvagement pour que Morel y sentît un certain cadenas, celui-là même qu'il cherchait parce qu'il était de Dieu. Les yeux écarquillés, il enfonçait des champs, renversait des vergers, mais si sa force s'élevait à ces obstacles, comment n'eût-il pas senti que là encore il ne détruisait qu'un plan pareil aux autres ? Le trésor divin était plus profond. Frapper ici n'eût servi qu'à réveiller les chiens.

A force de pas Morel atteignit cette ligne rocheuse qui sépare le sol cultivé de la plaine aride. Il s'engagea, tête baissée, dans le désert et s'arrêta au milieu. Un schott bleu réfléchissait la lune, le ciel entier s'y était renversé. Le ciel, c'est-à-dire Dieu lui-même avec tout son trésor ; on l'y voyait comme un tas d'or dans une coupe. Morel se baissa pour le prendre, mais ses

mains touchèrent le fond sans avoir rien atteint. Il poussa un ricanement. Qu'à cela ne tienne, on ne s'arrête pas pour si peu. Ayant franchi le lac, il puisa à pleines mains dans le désert, le vida d'une partie de son sable, qu'il rejeta dans le schott, riant du trouble des étoiles qui se trémoussaient et filaient de tous côtés, comme une fourmilière que l'on aurait criblée de plomb. Aucune ne parvint à s'échapper en sautant sur le bord, et en moins d'un instant le schott cessa de remuer et d'exister.

Morel hurlait de joie, quand il leva les yeux et s'aperçut qu'il n'avait volé qu'un reflet.



Il se remit à marcher, sa force n'était pas moins grande, mais il haletait de fureur et de dépit. Le désert sous ses pieds sonnait comme une dalle creuse et devant lui aussi et tout autour la nuit se vidait. Les rochers avaient disparu. Il n'y eut plus que du sable et de l'air. Morel agitait vers le ciel des bras trop courts

pour l'atteindre. Au centre de cette terre sur laquelle il marchait, un autre trésor devait se cacher. Morel ouvrit les bras pour saisir le globe aux deux pôles, le secouer et le pulvériser comme une boule de verre ; mais, s'y trouvant lui-même, il manqua d'appui.

Le ciel de Dieu riait de ses efforts et par instants, pour l'exciter, lui lançait une étoile. Morel s'arrêtait, tendait les mains, mais l'étoile retenue par un fil élastique reprenait aussitôt sa place. Il se mit à hurler à pleine gorge, insultant Dieu, doublant le pas, les yeux désespérément ouverts et fauchant l'espace de ses mains vides. Aucune forme dans la nuit, plus même une pierre à saisir.

Il poussa tout à coup un rire énorme. Dieu n'avait pas prévu cela ! Il restait une chose aussi vaste que la nuit, c'était son corps à lui, son corps en marche, Morel lui-même qui cherchait Dieu pour le voler. Tu ne l'auras pas vivant, ce corps, ta plus belle œuvre ! Il se palpa voluptueusement, contournant les montagnes de sa poitrine, de ses cuisses et de ses fesses, traversant les forêts de ses cheveux et de ses poils,

et pénétrant jusqu'aux volcans intérieurs. Un monde ! Qu'il disparût et la terre s'en irait avec lui !

Il chantait à présent, tendu comme une planète et prêt à éclater. La nuit ne lui était plus rien. Ses pas roulaient dans l'espace. Il parvint ainsi aux bornes de l'obscurité, à l'endroit où s'ouvre le matin, salua d'un cri joyeux le gouffre et s'y précipita, pieds joints, d'une seule masse, au moment où derrière lui le soleil se levait.

Mais avant de se briser au fond de l'abîme, Morel s'aperçut qu'en détruisant son corps il rendait son âme à Dieu.

FRANZ HELLENS.

LE VOYAGE AUX ILES FORTUNÉES

A Louis Chevasson.

Dans un grand bruit de clochettes, les diables chinois qui nous tourmentaient s'enfuient, emportant les voiles de notre frégate ; leur groupe aérien, noir, tout hérissé de nattes dansantes et de cornes, diminue, diminue, et disparaît dans l'intense lumière immobile de la lune. Le courant silencieux qui nous porte nous rapproche de la côte, et nous échouons devant une ville fort grande : de longs remparts crénelés que dépassent avec curiosité des architectures peu humaines, inspirées des crustacés, des mandragores, des oursins et des méduses. Beaucoup d'enfants se baignent dans la mer ; ils sont couleur chocolat, et assez jolis. Les petits garçons se baignent nus ; le sexe des petites filles est caché par un ornement de métal en forme de cœur, sur lequel on lit une inscription morale. Plus loin, des hommes de vingt nations

se bousculent; çà et là, nous voyons des personnages coiffés de volumineux turbans de soie brochée, qui portent de grandes barbes noires, ressemblent à l'empereur Charlemagne, et sont des Turcs. Sur la digue se tiennent des marchands arabes; ils vendent, sur des éventaires de bois, ce que leur apporte la mer : des homards, des crabes prétentieux et vernis, des oursins semblables aux coupoles des temples qui nous dominent, des coquillages de toutes couleurs, glacés ou grenus; et, dans des paniers, des poissons argentés, dorés, striés, tachés, qu'ils remuent avec leurs bras lisses sur lesquels s'étale ensuite le soleil. La ville, là-bas, avec ses dorures et ses pointes, semble une possession inconnue de la mer; quelque jour les poissons des ténèbres envahiront ses palais dont les dômes ont déjà des formes animales... Entre les éventaires circulent des marchands ambulants, qui sont Mongols. Ils portent des petits paniers d'osier suspendus à un bâton horizontal comme des plateaux de balance, et qui renferment des bêtes rares et merveilleuses. L'un d'eux s'approche de moi. Ai-je du goût pour

les poissons-combattants, petits esturgeons qui, lorsqu'on ne les sépare pas, se jettent les uns sur les autres et changent de couleur chaque fois qu'ils se touchent ? Non ? Je les dédaigne ? J'ai bien tort. Et les phénix ? Que pensé-je des phénix, de celui-ci en particulier ? Je pense que ce Mongol ingénieux veut vendre fort cher des chouettes ornées par ses soins de plumes phosphorescentes. J'ai tort encore. Et il brûle un phénix sous mes yeux. L'animal renaît aussitôt de ses cendres, mais profite de la joie imprudente du marchand pour s'enfuir, d'un vol d'ailleurs lourd et sans grâce. Consternation. Tous les visages se lèvent, chacun suit l'oiseau du regard ; et, dans ce silence soudain, on n'entend plus que deux grands nègres vêtus de soie qui crient : « Laissez passer Girolamo Mezzino le Magnifique, citoyen de Venise ! »

A l'autre maintenant. « Moi, Monsieur, je vends des dragons. Ils sont immortels, et si beaux que leur contemplation vainc les plus grandes peines, les plus poignants chagrins. Ils peuvent aussi être employés comme baromètres. Lorsque la crête de leur dos est

verticale, la pluie est prochaine. Enfin, à l'occasion, ils donnent de bons conseils. Et je les achète au pays d'origine. »

Je n'ai pas à chercher une réponse. Un mouvement assez violent de la foule nous sépare. Poussé, serré, je passe devant des éventaires chargés d'œufs orangés, de chaux rose et de feuilles, de canards tatoués, de graines coniques, de rats tapés transparents comme du jade gris, réunis en bouquets par leurs queues, de têtes de moutons aux yeux ignobles, d'écailles oblongues, d'épices, de petits chevaux de papier, d'images, de sucreries aux couleurs tendres, de paillons, de clinquants, de turbans, de coiffures de femmes, de bonnets de mages et de fleurs ; de fleurs innombrables : enfilées en guirlandes, jointes, posées, liées, dressées selon toutes les formes ou éparses ; nous ne cessons d'en écraser et leur parfum domine toutes les odeurs du marché. Nous passons devant des boutiques de vendeurs d'étoffes semblables à des rayons de soleil décomposés par un prisme ; devant des antiquaires qui montrent des alligators, des tré-

buchets, des colichemardes, des rouets, des gaude-michys, des tétrillons, des automates, des monstres, des coffres enchantés du Siam, des paons de bronze, des boules à amuser les oiseaux, des théâtres d'ombres en forme de chimère, des chapeaux chinois, des incubes amputés, des jeux de la Littérature et du Vent en mauvais état, des objets larvaires ; nous atteignons l'extrémité du marché où des derviches offrent des livres, et où des prêtres brassent avec un bruit de grêle, dans de grands chaudrons de cuivre rouge, d'innombrables petits dieux de cuivre jaune. Nous trouvons là un fonctionnaire vêtu d'une robe de soie sur laquelle des poussah brodés jouent à colin-maillard. Depuis un moment il tentait de nous atteindre, et c'est pourquoi la foule nous poussait sans cesse. Il nous fait lier et jeter dans une litière. Peu de temps après, on m'enferme dans un cachot où je me sens pénétré d'une grande tristesse.

« Vous reverrai-je, villes déployées le long des baies comme des ailes d'oiseaux morts, avalanches

de fruits tropicaux accrochées aux collines, et vous, cités marines dressées au sommet des promontoires, veilleurs... J'étais las de cette île méditerranéenne où des hommes à barbe blanche réparaient les galères dédorées qui s'enfonçaient peu à peu dans la vase accumulée du port, au centre d'un grand paysage de remparts rouges, de ruines et de mâts ensoleillés... Chaque jour, j'allais voir, sans joie, les étrangers qui avaient pris possession des hôtels abandonnés des armateurs. Presque immobiles, pénétrés de la langueur et du calme que verse le soleil à l'approche du soir, ils étaient sans âge, immortels comme les sirènes rapportées du Japon, comme les petites frégates fixées au mur, toutes couvertes de voiles. Mais les rouges, assis entre deux crânes d'aurochs, surprenaient par leur petite taille et leurs yeux pâles ; et les noirs, quand venaient les nuits sans étoiles, dansaient devant de grands feux, projetant sur la mer leurs ombres démesurées. Leurs visages étaient cachés sous des masques subtils, et les navigateurs nommaient cette année celle de la colère des eaux. Certes, je leur

préfèrais les galères du vieux port ; les galères qui s'enlisaient, comme moi, dans une boue constellée, dans une vie sombre, tachée de lumière et semblable à l'écaille. Le flot trop lourd ne les balançait plus ; des rats jaspés et des rats verts y traçaient de leur queue des signes dans la poussière des années. Des écureuils, des musaraignes jouaient dans les cordages ; par les hublots, les tapirs, curieux, passaient leur nez ; doctes, des autruches grandes comme des poussins marchaient au pas sur le pont ; des hiboux en révolte contre leur race tenaient des discours frivoles, et il leur poussait des plumes d'or. Dans l'ombre des cabines et des salles, entre des amoncellements de bijoux et des pyramides de tortues immobiles, passaient de grands chats ; contre les vitres rondes, la statue coulée et l'hippocampe épiaient ces souples fantômes...

« Je courrai de nouveau les mers comme un adolescent, pensais-je en quittant tout cela ; je vous reverrai, barques légères montées par des mariniers enturbannés, dont les hautes voiles triangulaires se dressèrent jadis si souvent devant mes yeux ensom-

meillés encore, dans le soleil levant ! Barques et vaisseaux d'Orient, votre odeur, en mon cœur, repose ; en mon cœur de vieillard qui n'a rien abandonné de lui-même, et qui ne sait, du léger tremblement de ses mains, s'il est de l'âge ou du désir...

« Qu'ai-je donc vu ? Un port aux architectures animales ; une prison. Et puis ? Et puis, ma foi, de beaux poissons. Lorsque nous contournions des rochers, le courant ramenait des profondeurs un grand nombre de monstres bénins qui nous regardaient avec étonnement, puis repartaient, la queue en l'air, décrire à leurs congénères notre singulier passage. Il y en avait de roses, avec une trompe en entonnoir ; des violets avec de grands nez, obèses, empreints de considération ; d'autres, gonflés et transparents, dont les oreilles légères étaient comme des ailes de papillons ; d'autres encore, en forme de châtaignes, de bonshommes en baudruche, de gendarmes de foire, de spatules, de rats à nageoires, de dragons, de mandolines, de parapluies, de têtes de canards, de saucissons, de chapeaux de clowns et d'ophicléides ; tous avaient des yeux apparents et

une bouche hilare. Ils ne restaient que quelques instants hors de l'eau, comme des poissons volants, dans la lumière et la chaleur, seuls au-dessus de la mer laquée... Penserai-je au plus beau ? Il était carré comme une raie, avec une grande queue ornée d'une choupette et de gros yeux à facettes ; à peine nous eut-il considérés qu'il replongea avec une expression de dédain. Il apparaît rarement. Il hante d'ordinaire les régions les plus ignorées de l'Océan, triste, et réduit, pour se distraire, à allumer alternativement ses yeux qui émettent, selon les heures, une lumière rouge ou verte. Ses mœurs ont donné naissance à la fable des sirènes, car il n'habite que les épaves où reposent encore des richesses. Au-dessus des perles que colore la mer, des monnaies oubliées dont elle diffuse l'éclat, des bijoux enchevêtrés qui déferlent silencieusement sous l'effort des crustacés géants, il va, promenant sans faste son titre de roi des trésors engloutis et se nourrissant d'âmes... »

J'en suis là de mon songe lorsqu'un geôlier vient m'apprendre que le prince de ce pays, qui s'appelle

le Petit Mogol, m'a fait appeler, et que je vais comparaître devant lui.

On me fait entrer dans une nouvelle litière ; une heure plus tard, je suis au palais. Le prince repose nu sur des peaux de chats bleus. C'est un homme beau. Il est occupé à dicter, en langue persane, une lettre à un secrétaire à barbe blanche :

« Comment t'oublierais-je, princesse de la Chine ?
« Tu m'apparus au-dessus de vingt cités d'argile qui
« brisaient comme des griffes les assauts du vent
« jaune ; au loin, un fleuve noir serpentait entre deux
« colli es couleur de faisan. Couverte de plumes de
« martin-pêcheur, tu me faisais songer aux joueuses
« de flûte des tombeaux, pleine de grâce ! et aussi aux
« sages qui bouleversent leurs jardins de fleurs pour
« les remplacer par l'herbe fine où s'épanouit une
« colchique légère. Tu couvres de fourrures rousses,
« à l'automne, les vallées qu'emplit soudain une
« bizarre venaison ; tu répands autour des tombeaux
« abandonnés des steppes, comme une offrande
« funèbre, les hauts asters violets hantés des musa-

« raignes. Des fruits lisses : les mangoustans, les kakis,
« les mangues ; des grenus : citrons, oranges, pam-
« plemousses ; des velus : letchis ; des hirsutes : ananas
« et cannes à sucre, habilement disposés, te composent
« un trône barbare et végétal. Dans le Cachemire, les
« marchands pensent à toi lorsqu'ils achètent les
« lézards couleur de papillons ; les sauvages de l'Ar-
« chipel savent que tu dances, puérile, au centre d'une
« grande rosace que des touffes de lumière parcourent
« comme des chats. Et, lorsque je t'ai négligée quelques
« jours, je te retrouve, constante, sous un ciel plein
« de chevelures tordues où des milliers de petites
« mains tout à coup écloses se dirigent vers le Sud
« en un mystérieux exode... »

« Parle-moi, dit-il, se tournant vers moi, de la
Princesse de la Chine. »

Je dois confesser que je ne l'ai point vue.

« Ah ! lassitude, soupire le prince, lassitude... Moi
non plus, pauvre être... et, après un instant de silence :

« Qu'on le mène à l'armée. »

II

On m'a mené à l'armée. J'y suis chargé du poste d'historiographe du Prince. Je dois faire, en cette qualité, la prochaine campagne. Le Prince, qui vient de détruire l'armée persane, nous envoie conquérir Ispahan sans défense. Beaucoup de jeunes gens se préparent à la guerre ; car nombre d'hommes sont revenus riches de la dernière prise de cette ville, bien qu'ils n'aient rien tiré du pillage du palais. Je dois écrire mon Histoire avec l'aide d'un compagnon nommé Idekel : homme âgé, doux, et dont le regard est beau.

« Peu importe, dit-il, une jeunesse que j'ai passée
« à étudier... J'ai été initié très jeune ; à trente ans,
« j'étais mage. J'ai participé à la lutte contre les
« démons qui marqua le règne du roi Abbas. Je suis
« allé aux îles de l'enfer, avec tous les mages ; j'ai

« vu les jeunes démons qui venaient de couper leurs
« cornes en signe d'émancipation, et les vieux, couverts
« de fins tatouages bleus et de rides, qui ressemblaient
« à des faiences craquelées. J'ai vu les damnés, en
« files, escortés de diables voltigeants, s'avancer de
« l'horizon jusqu'aux mines, à travers la neige, comme
« des suites infinies de fourmis douloureuses ; j'en
« ai vu s'évader à bord des vaisseaux-fantômes. J'ai
« combattu comme je l'ai pu. Plusieurs d'entre nous
« avaient appris des constellations de ce pays le secret
« des enchantements les plus puissants, ceux qui se
« font en jetant dans le sang des sirènes les petites
« roses poussiéreuses et très odorantes que l'on trouve
« en Tartarie. Des légions de démons s'enfuirent.
« Nous vîmes leurs bandes triangulaires, semblables
« à celles des oiseaux migrateurs, s'orienter lentement,
« puis s'enfuir vers les continents... Les paysans leur
« tendirent des pièges et les tuèrent. Quelques-uns,
« cependant, vivent encore, maigres et lamentables,
« dans des cavernes ornées de sculptures bouddhiques,
« autour de Samarkand. Leur vol est devenu très

« lourd, et le peuple suppose qu'ils sont de grandes
« chauves-souris.

« Mais tous les démons n'étaient pas morts. Je
« ne sais comment ils nous vainquirent. Pendant
« plusieurs semaines, je ne pus sortir un seul matin
« sans trouver des mages illustres pendus, l'un à la
« suite de l'autre, aux branches des arbres de la prome-
« nade des rois de Golconde, lieu où je résidai à mon
« retour des îles infernales. Vêtus de leurs habits de
« cérémonie, rendus fort raides par la mort, ils formaient
« de somptueuses perspectives ; et le soleil brillait sur
« leurs hauts bonnets et leurs robes brodées de châ-
« teaux et de lions rampants. Pour moi, je me défendis
« habilement contre les sortilèges ; je fus atteint cepen-
« dant. J'oubliai peu à peu ma science ; apprendre,
« enseigner, tout me devint indifférent. Je ne trouvai
« plus de plaisir que dans une hébétude bizarre, qu'à
« regarder la lumière ou à suivre le spectacle changeant
« du feu. Je ne suis point ivrogne, je fume à peine
« et ne prends de haschich qu'avec modération. Mais
« j'ai vite connu la misère, et me suis réveillé, un jour,

« dans cette armée qui n'est composée que de fainéants violents parmi lesquels je représente une fainéante « douceur... »

Il a fait partie de la dernière expédition ; et, un jour, il m'a dit, avec une étrange passion :

« Tu es âgé, mais sans doute n'as-tu jamais vu « de grand incendie. Un grand incendie, c'est une « des plus parfaites œuvres de Dieu. Le feu donne à « tout ce qu'il touche une matière précieuse ; sa « lumière diffuse, épaisse, dessine des ombres pro- « fondes...

« Nous avons pris le palais à quatre heures et « égorgé un grand nombre de soldats persans qui « avaient de très belles armes. Quand vint la nuit, « nous nous réunîmes dans le jardin, et nous commen- « çâmes de manger et de boire ; car nous avons trouvé « des victuailles, des vins, et de riches objets. On « entendait des cris grossiers et des sons de métaux « précieux. C'est une heure après la tombée de la nuit « que nous apprîmes que les souterrains venaient d'être « ouverts. J'ai entendu des hommes qui étaient là avec

« moi parler, plus tard, de rumeur. Cela n'est pas vrai.
« Non. Il n'y eut rien. Simplement, nous nous trou-
« vâmes debout tout à coup, l'un tenant encore l'anse
« d'une aiguière, l'autre la cuisse d'un poulet rôti ;
« frappés de stupeur ; ahuris ; et, soudain, dans un grand
« brouhaha, nous nous précipitâmes vers le palais. Les
« portes étaient déjà entourées d'hommes. Tous les
« régiments d'élite étaient massés là, pris d'une égale
« frénésie. Chacun frappait son voisin ; des querelles
« commençaient qui ne s'achevaient pas, parce que nul
« n'avait le temps de penser à son honneur. Et c'est
« alors que l'incendie se déclara. Je le vis fort bien,
« car mon naturel nonchalant m'avait éloigné des por-
« tes ; il avançait lentement le long des toits, comme
« une bête, avec ses petites flammes crépitantes, roses
« et rousses. Au parfum que j'avais cru d'abord celui
« des roses, et qui n'était que celui de ces grands
« jardins allongés entre des montagnes couvertes de
« neige, commençait de se mêler l'odeur des choses
« brûlées... Des hommes sortirent, chargés d'objets
« magnifiques sur lesquels on distinguait de la soie et

« des perles : mannequins, grandes poupées richement
« habillées, jouets anciens... Ces soldats appartenaient
« aux troupes afghanes et sartes, à la partie la plus sau-
« vage de l'armée; ils avançaient lourdement, hallucinés,
« avec un grondement d'abord confus qui s'éleva et
« devint clameur : « Les dieux ! les dieux ! LES DIEUX ! »
« — Tu sais que depuis plusieurs siècles les gouverneurs
« des provinces soumises offraient au Roi des rois des
« présents annuels et que les Maîtres des Ports préle-
« vaient, sur les merveilles que leur envoient sans cesse
« les nations inférieures, une dîme d'objets rares destinés
« au Trône. Une épaisse poussière était étendue dans
« certaines chambres des souterrains, cendre des plus
« belles fleurs et des fruits les plus singuliers du
« siècle dernier. Au-dessus, des jouets sans nombre,
« enchevêtrés, s'enfonçaient en perspectives dans
« les profondeurs. Les princes de cette dynastie
« en ont eu le goût héréditaire. Aux Rois des rois,
« les maîtres de la terre respectueusement inclinés
« avaient pendant trois siècles présenté cette offrande
« puérile et compliquée, qui faisait naître ce soir-là

« une joie inhumaine, une ivresse illuminée chez toutes
« ces brutes de l'Asie centrale. Pour sortir de la mêlée,
« chaque soldat élevait le trophée qu'il apportait ;
« et, au-dessus des silhouettes les unes aux autres collées,
« les automates, les animaux mécaniques et les pou-
« pées avançaient lentement, noirs, et ne retenant de
« la lumière de l'incendie qui montait que les lueurs
« rouges accrochées à leurs bijoux faux.

« Cette nuit-là, vois-tu, fut sans nul doute une des
« grandes nuits du monde, une de celles où les dieux
« abrutis cèdent la terre aux génies sauvages de la
« poésie. Il y en eut de semblables au déclin d'autres
« empires, et je t'en parlerai peut-être quelque jour.
« Nuit pleine de joie et de fureur, nuit striée d'armes
« où se dispensaient de telles richesses dans le parfum
« de toute une ville ! Oui, toute la nuit, entends-tu,
« toute la nuit, une immense farandole de soldats
« ignobles tourna en hurlant autour du palais incan-
« descent et des feux mourants du camp, tenant
« doucement, comme des enfants, ces jouets délicats,
« caressant au passage les automates qui se perdaient

« sans direction dans les jardins saccagés, et dont
« les vielles et les flûtes s'entendaient seules, dans la
« chaleur, lorsque tombaient les cris... Loin des feux,
« dans les ténèbres plus profondes, les bourreaux et
« les archers chinois emportaient silencieusement les
« vraies perles des princes déchus entre leurs mains
« réunies, pour les vendre dans les royaumes du Sud
« où les rois sont peints... »

Ce récit excite au plus haut point ma curiosité, et j'attends notre départ avec une grande impatience. Il arrive enfin ; dès le second jour de marche mon étonnement est infini.

J'ai vu jadis, nos armées : les hommes y étaient rangés et marchaient en bon ordre. Nous avançons, nous, comme bon nous semble, mal vêtus, à peine armés. Quelquefois, d'élégants officiers, le turban orné de longues aigrettes, viennent caracoler au milieu de nous sur des chevaux au col courbe, puis repartent, satisfaits sans doute. Et nous avançons dans le désert qu'une brume épaisse, orangée ou violâtre, limite de tous côtés comme un mur bas, rencontrant quelquefois

de hautes montages fauves sur lesquelles des rois gravés depuis des millénaires indiquent de l'index des routes effacées. Lentement apparaissent des villages : une coupole bleue au-dessus de murs d'argile rectangulaires, des silhouettes de palmiers et un puits entouré des grands tombeaux de la race disparue. De nombreux soldats ont emmené avec eux des animaux apprivoisés ; affairés, lorsqu'on lève le camp, ils les cherchent sans les trouver et partent. « L'empereur Basile II, me dit Idekel, « que nous autres, historiens, appelons le Bul- « garoctone, fit aveugler les innombrables combat- « tants bulgares qu'il avait faits prisonniers. Il les « rangea par files de dix, qui se tinrent par la main, « et leur donna pour guide un onzième prisonnier « auquel il ne fit arracher qu'un seul œil. L'armée qui « avait fait vœu de prendre Byzance s'en revint ainsi « en Bulgarie, par un grand froid, à travers les monts « sauvages et les campagnes stériles. Pendant des « siècles, on reconnut sa route à la ligne des « tombeaux des soldats aveugles, hautes pierres que

« surmontaient, comme des cibles, des yeux ouverts.
« Le prince Vlad de Valachie, lors de sa grande
« retraite, fit jucher dans les arbres les cadavres des
« Turcs. Les troupes du sultan, bien des années après,
« lorsqu'elles purent avancer à nouveau sur le chemin
« de Bucarest, durent marcher entre d'interminables
« rangées d'arbres et de pals garnis de squelettes dans
« lesquels les vautours et les cigognes avaient fait leurs
« nids, avec des branches mortes plus grosses que
« les os des côtes. Des armes rouillées pendaient... Nous
« laissons de notre passage des marques moins sauvages;
« notre chemin deviendra celui du Paradis. On recon-
« naîtra les villages où nous nous arrê tâmes aux ani-
« maux familiers qui, venus de l'Orient et de l'Occident,
« s'y retrouvent déjà, grâce à la négligence des soldats ;
« par mille facéties, les petites guenons grises perchées
« sur tous les murs feront savoir aux voyageurs où nous
« campâmes. Les perruches, qui se multiplient rapi-
« dement, envahiront la contrée ; les belettes et les
« mangoustes suivront docilement les vieillards, et
« les enfants qui jouent à l'entrée des villages seront

« entourés d'un cercle attentif de lapins savants... »
Quelle est la vérité de ce discours ? Je ne sais.
Mais il est certain que nous perdons beaucoup d'animaux. Le bon goût qui poussait les officiers à songer à leurs amantes et non à leurs soldats n'a point disparu : une liberté charmante règne, et les vivres sont presque épuisés lorsque nous atteignons les faubourgs d'Ispahan, après avoir quelque peu pillé la ville arménienne. Le soleil se couche. Au centre d'un cirque de montagnes aussi bleues que celles des miniatures, la ville repose dans la brume qui monte des jardins ; seules, émergent d'innombrables coupoles plus bleues encore que les montagnes ; là-haut, des cigognes décrivent de vastes figures dans le ciel décoloré. Devant nous, les murs restés debout d'anciennes maisons de terre tombent en poussière. Des pans de remparts crénelés se dressent dans les champs comme ceux des aqueducs romains ; un immense pont aux arches en ogive domine un ravin au fond duquel ne coule qu'un invisible ruisseau. Nous le traversons, et nous organisons notre campement dans le premier

faubourg. Nous ne dressons pas les tentes, car les maisons sont abandonnées. Par la dernière invasion, la population s'est trouvée réduite à 60.000 habitants. Elle en comptait jadis 800.000 ; cette ville musulmane, sans étages, était alors plus grande qu'Amsterdam, Gênes ou Venise. Les habitants qui ont demeuré se sont réfugiés au centre de la cité, laissant autour de leur nouvelle réunion une ceinture de quartiers déserts, dont divers animaux ont pris possession : nous découvrons, lorsque nous voulons capturer quelques moutons pour notre repas du soir, que les troupeaux qui fuient devant nous dans la poussière sont de chiens errants et à demi sauvages. L'ordre vient bientôt de nous coucher pour dormir, car nous devons faire le lendemain, à travers les quartiers du centre et la place illustre tracée sur l'ordre d'Abbas le Grand, une entrée triomphale et rémunératrice.

*
* * *

Le lendemain, nous n'entendons pas sonner les cornes d'auroch. Nous passons une matinée pure et

fraîche dans une paresse à laquelle la proximité de la plus belle ville du monde donne beaucoup de prix. Les murs gris et beiges ont des tons d'une grande finesse ; le ciel se reflète sur les coupoles de chaux blanche. Des fleurs violettes dont j'ignore le nom, serrées comme des feuilles, tombent d'un toit jusqu'à terre, couvrant une façade, bouchant des fenêtres. Un poing les troue tout à coup ; et, où nous attendions le visage voilé d'une femme, apparaît la tête grossière d'un Indien ou d'un nègre, riant largement et montrant ses dents. Nous visitons les maisons, éclairant les coins avec des torches, et creusant sous les divans moisiss. Que ne trouvons-nous pas ? Des bijoux de pauvres gens, des dieux lares en plomb, des vêtements rongés, des écritoirs, des coffrets, des pièces de monnaie, des livres. Tel, qui a trouvé un miroir au fond d'un trou, et l'a laissé là pour manger, trouve à sa place un rat qui s'enfuit ; tel autre se désole parce que son sergent l'oblige à creuser avec son sabre courbe. — Idekel trouve dans une cave un astrobale et est plein de joie ;

je ne trouve rien. Après la sieste, je vois les hommes se réunir et parler à voix basse. Je m'approche d'un groupe, et j'apprends que l'on ne sait pas encore où se trouvent les portes de la ville. Les habitants, qui ne peuvent songer à nous combattre puisqu'ils ne possèdent point d'armée, ont construit, avant notre arrivée, mille petits murs qui transforment leur ville en labyrinthe, bouché toutes les portes, et sali habilement leur travail de telle façon que nous ne puissions distinguer les murs nouveaux des anciens. Nous rions beaucoup de cette défense enfantine, et, par jeu, démolissons quelques murs au hasard. De nouveau, la nuit s'allonge jusqu'à nous et monte lentement autour des cigognes indifférentes.

Le lendemain matin, je me réveille au lever du soleil, et monte sur une terrasse pour regarder le faubourg où nous sommes cantonnés. Il est étrangement rose. Non que l'aurore se reflète sur la chaux des maisons ; il semble qu'elles aient été peintes pendant la nuit. Non ! peu à peu, elles redeviennent blanches : les lézards roses, réunis par millions dans

ces caves abandonnées, en sortent pour se disséminer dans la campagne et dans la ville, au lever du jour... Quelques heures passent, pendant lesquelles je demeure couché sur ma terrasse, occupé à prendre des villes en songe. Lorsque je redescends, quelques-uns de mes compagnons viennent de mourir. Les scorpions les ont piqués. Des chevaux aussi sont tombés, dit-on.

Déjà les animaux que notre arrivée a mis en fuite ne nous craignent plus : ils reviennent. Des chiens lancés à travers les rues, passant entre les jambes des soldats, les renversent comme des mannequins ; des chats — animaux habiles ! — volent notre nourriture ; parfois, à quelque coin de rue, se profile la silhouette mélancolique d'un chameau sans maître. Nous tuons des chiens et des chats. Les autres disparaissent.

Les vivres, cependant, s'épuisent. Des soldats démolissent les murs après avoir cherché du haut des terrasses la direction du centre de la ville ; mais, ne possédant point les instruments nécessaires, ils doivent frapper avec leurs armes, et leur travail

se fait avec lenteur. La nuit revient, avec son cortège de constellations et de scorpions noirs ; et, de nouveau, des soldats meurent.

Quelques jours passent ainsi. Notre triomphe approche, mais nous sommes affamés. Les chiens et les chats, épouvantés, s'enfuient dès qu'ils nous voient : nous ne pouvons pas même les capturer. Ceux que nous avons tués ces jours derniers, nous les trouvons pleins de scorpions. Tous les corps morts, d'ailleurs, attirent ces insectes, et chaque nuit apporte bientôt avec elle plus d'inquiétude qu'un assaut... Nous vivons sur les terrasses, jouant aux cartes ou écoutant des histoires, car nous avons bu tout notre vin. Un chant, parfois, ou le tintement des clochettes d'un âne gris vient de la ville. Notre ennui est grand.

Alors naissent les démons des ruines, qui n'ont pas de visage et qui vivent dans notre propre corps. Sans doute en naît-il un pour chacun de nous. Le mien est bavard, mais éloquent. A l'heure de la sieste, lorsque le soleil fait monter des formes dangereuses des murs brûlants et du sable de la rue,

ou lorsque la nuit empoisonnée ramène la terreur, il me parle lentement. Et il dit : « Tu te souviens
« des villes de sacs, de tôle et de boue grise, que
« quittent des troupeaux d'antilopes conduits par de
« grands nègres dont luisent les fers de lance, le
« long des salines ; de celles où quelques têtes cou-
« pées achèvent de saigner au centre d'une place
« torride, sous un arbre sans feuilles chargé d'échas-
« siers ; de celles dont l'arroyo boueux est bordé, à
« droite, de Chinois marchands de monstres, et à
« gauche, de tous les oiseaux des îles ; de celles où
« l'écroulement des planches du bazar fait surgir de
« hautes pagodes abandonnées dont le fleuve entraîne
« un peu le reflet couvert d'étincelles, au chant des
« moustiques invisibles ; de celles dont le matin équa-
« torial éveille les canaux sonores, libérant tout un
« commerce d'orfèvreries, de paillons et de clinquants,
« et une floraison aquatique de pirogues qui se croi-
« sent, avec une grande nonchalance, garnies de fruits
« spongieux et roses ; de celles que l'on ne voit qu'en
« proie aux armées, pleines de poussière, de tumulte

« et de reflets d'astres sur les boucliers, dominées par
« les pointes de leurs temples pâles ; de celles qui sont
« semblables à des camps barbares, établies, avec leurs
« charrettes renversées, au coude de larges fleuves
« bordés de cocotiers, sous un grand ciel sans oiseaux ;
« tu te souviens de celles que peuplent des hommes
« à turban, et où l'on vend, le long du port, des grands
« paons de bronze qui sont des démons (villes obscènes) ;
« de celles que dominant des dieux aux bras mul-
« tiples, dédorés, branlants, où les vieillards aux yeux
« graves regardent avec inquiétude les ours en peluche
« importés d'Europe qui ont pris la place des lares ;
« de celles dont les murs sont faits de cornes enlacées
« et où l'on trouve l'arbre qui chante ; tu te souviens
« encore de celles dont les tours sont des ludions où
« des personnages montent lentement dans un demi-
« brouillard, lourds de tout un peuple de songes ; de
« celles qui ne sont que coupoles et bulbes ; le tzar en
« parcourt les rues, longeant les murs, guidé par son
« astrologue ; — de celle des Fêtes, la plus grande, où
« tous les jouets de tous les lieux et de tous les temps

« du monde revivent, après leur mort, dans un cré-
« puscule électrique ; de celles où une humanité mal
« connue encore se développe sous le sceptre d'Estra-
« gon V, assisté de ses chats Gryphu, Tachu et Mous-
« tachu ; de celles dont les habitants délicats disper-
« sent leur fortune en feux d'artifices blancs, combats
« de poissons changeants et chœurs de cerfs-volants
« éoliens ; de celle des Sciences Occultes, avec ses
« morts au masque d'argent noir ; de celles où des
« notes de musique pleines de lumière bleue volettent
« en bourdonnant, la nuit, et, lorsqu'elles se heurtent,
« éclatent avec un son très pur ; de celles qui sont
« faites d'énormes blocs de cristal que les couleurs de
« l'arc-en-ciel parcourent comme de grands oiseaux ;
« tu te souviens enfin de celle dont les maisons font
« songer à des visages placides, mais dont les cheminées
« envoient vers la lune, dès que le soir commence, des
« poissons-hérissons que l'on nomme congres, des estur-
« geons mauves et des cyprins phosphorescents. Mais
« tu ne te souviendras pas d'Ispahan, car Ispahan est
« gardée par les Bêtes. Sa couronne d'abandon saura

« la délivrer de tes compagnons de mauvaise fortune
« et de leurs officiers voués à une fin immonde. Rien
« ne prévaudra contre ceux qui naissent du sable ;
« leur image règne parmi les constellations. Regarde :
« autour de toi se lèvent les foules sans armes des
« empires de la Mort. N'entrevois pas en vain leur
« agitation ténébreuse... »

Idekel écoute, lui aussi, un démon qui lui dit :
« Sais-tu qu'une armée s'est formée dans le Sud pour
défendre Ispahan ? Vous serez obligés de fuir par l'Est.
Dans l'Est se dressent des villes semblables à des
rêves d'hommes riches, et où les démons vivent dans
l'oisiveté et la nonchalance. Si tu vas à Golconde, mage,
tu seras pendu. Mais tu n'iras pas à Golconde ; avant
les Indes, pays des palmes verticales, tu rencontreras
les déserts de sel. Leur surface cristallisée luit au soleil
comme le givre, et il n'est pas de fond plus beau pour
un squelette solitaire, abandonné sur une piste presque
invisible près des traces fumantes d'un feu. Songe à
ta mort, artiste... »

Lorsque vient le soir nous échangeons les paroles

de nos démons, et nos chuchotements sont presque les seuls que l'on puisse entendre. Chaque soldat écoute la voix qui s'élève en lui-même, désespéré. Et, lorsque les chameaux fuyards d'un roi nomade ont traversé notre camp, avec des barbes de coquillages et des queues de renards attachées aux oreilles, nul n'a bougé. Le tintement des sonnettes s'est affaibli et a fini par s'éteindre ; l'armée, de nouveau, s'est engourdie comme un corps atteint par l'hiver... La ville se défend elle-même : la moitié des hommes sont morts piqués par les scorpions, ou se sont enfuis dans le désert. Sans doute, à cette heure, les vautours commencent-ils à s'approcher de corps couchés sur le sable entre des touffes de cette herbe mousseuse dont on fait les aromates.

Je crains trop cette nuit. Je ne dormirai point.

Je me dirige vers les maisons des officiers. Nul ne les habite. Au coin de la ruelle, une ombre se hâte ; son aigrette de diamants accroche la lueur des astres et me permet de la suivre.

Nous marchons longtemps. Nous parcourons des

ruelles étroites, entre des murs dont la crête sinueuse et noire semble rongée par quelque animal contemporain de la race ancienne, serviteur du Feu. Nous traversons des places désertes, dont les contours géométriques se perdent en poussière. Et nous atteignons, dans la campagne, la grande avenue du Roi Abbas, l'avenue des palais de mosaïque et des saules.

Silence ! silence ! Le vent faible et tiède détache des petits fragments de mosaïque ; les grenadiers et les églantiers sont en fleurs ; d'autres fleurs, qu'on ne voit pas, embaument et leur parfum sucré est à peine végétal. Dans les longs bassins qui bordent l'avenue, les poissons merveilleux apportés par Timour entourent de rinceaux le reflet des étoiles. Il semble que les hommes aient disparu de la terre, et que plantes, animaux silencieux et pierres vivent dans la liberté complète que donnent les irrémédiables abandons. L'officier qui me précède s'approche de l'une des statues qui s'élèvent le long du bassin ; elle se lève et le suit. Stupéfait, je regarde plus attentivement : les masses grises qui se dressent de loin en loin ne sont point des statues,

mais des hommes. Je longe les bassins, caché par les arbustes : dans la brume légère, nos officiers vêtus de soie, aussi affamés que nous, pêchent à la ligne les poissons centenaires...

Lorsque je reviens au camp après une nuit passée à oublier ma condition d'homme, les mercenaires du Gange sont réunis autour d'un haut bûcher sur lequel ils brûlent leurs morts. Cette dernière nuit a été particulièrement meurtrière ; et l'on sait que notre brèche n'atteindra pas la ville avant huit jours. Les hommes regardent monter la fumée noire, respirant sa terrible odeur, les mâchoires serrées, pénétrés d'un tel dégoût, d'un désespoir si absolu qu'ils ne songent plus même à se chercher querelle. Pris d'une frayeur singulière, les chevaux ne cessent de hennir. Des chiens et des chats, qui la veille encore nous fuyaient, épouvantés eux aussi, traversent le camp en courant. Intrigué, je monte sur une terrasse.

La ville est calme ; autour des mosquées volent des pigeons et des tourterelles. Mais les décombres que le départ des lézards teignait en rose sont noirs,

ce matin, absolument noirs. Inquiet, je m'appuie sur mon coude, puis me dresse. Tout à coup, comprenant à la fois la terreur des animaux et la signification de cette large tache qui s'avance vers nous, à demi fou, je hurle comme une bête : « Les scorpions ! les scorpions ! » Tous se ruent sur les terrasses. En quelques minutes, ce mot, et la vue de l'immense nappe frangée de pincés nous soulève d'une telle épouvante que l'armée se décompose comme un tas de poussière dans le vent. En un vaste tourbillon, emportant officiers et princes, la terreur nous lance hors du faubourg, dans un tumulte d'armes heurtées, de clameurs et de hennissements... La démence, tout à coup surgie, jette à poignées cette multitude aux vautours des déserts, comme des grains.

III

Je ne saurai jamais comment j'ai atteint Trébizonde. Je me souviens de la faim, de la soif, et du carillon d'une caravane aux chameaux d'étope qui me recueillit, dans le Nord, tandis que chantaient les grenouilles. Les chameliers aux turbans entourés de ficelle me soignèrent. J'arrivai ici, hébété, stupide, gardé par des enfants couverts d'amulettes. Le prince me recueillit ; dans le monde entier, il n'était bruit que de notre défaite. A peine sus-je la conter. Il me délaissa. Mais je parvins à vivre du commerce des beaux coquillages. Parfois, je suis sans force contre le souvenir de cette ville entourée de montagnes bleues, et de ce matin où l'armée qui avait pénétré dans le palais des rois livra aux solitudes ses bandes éparses, comme des présents au Feu, tandis que montait au-dessus des murailles en ruines la fumée sombre d'un bûcher... L'hiver seul me délivre de ce songe funèbre. Lorsque le vent froid de la mer Noire commence à souffler sur la ville, je m'enferme ;

et, pendant des journées, je m'épuise à contempler les formes incompréhensibles des coquillages marins. (Ce sont celles qu'ont les démons en enfer ; mais nul ne le sait.) J'ai acheté de vieux objets étranges. Qu'ils se taisent purement ! Je m'entretiens avec eux comme Idekel s'entretenait avec le feu. J'ai acheté aussi deux sirènes ; sans doute parviendrai-je à les vendre au Prince. Son ministre chrétien lui dit que les sirènes n'existent pas. Il se trompe. Elles existent, en vérité : un astrologue, dont j'ai fait mon ami, en a vu. Elles ne sont point semblables, m'a-t-il confié à voix basse, aux miennes qui ont sans doute été faites en Corée avec des têtes et des bras de petits singes embaumés et des corps de poissons. Mais le Prince croit que les sirènes existent, car il désire en posséder. Avec l'argent qu'il me donnera, peut-être prendrai-je passage sur l'un des bateaux qui font voile pour les îles Fortunées. J'ai soixante ans à peine...

ANDRÉ MALRAUX.

L'ÉPOQUE DES ILLUMINÉS

PROPHÉTIE

Quand le crayon qui est un faux frère ne sera plus un faux frère et que les mots usuels auront la vertu des tempêtes, et que le nom pourri de poésie sera hors d'usage.

Quand le plus pauvre en aura plein la bouche, d'éclats et de vérité.

Quand les autos seront enterrées pour toujours sur les bords de la route.

Quand les artistes affamés seront radieux de l'être.

Quand ce qui est incroyable sera regardé comme une vérité de l'ordre de 2 et 2 font 4.

Quand les animaux feront taire les hommes par leur jacasserie mieux comprise et inégalable.

Quand les noms d'Aristote et de Berthelot seront parfaitement limés et méconnaissables et qu'on aura

bien pissé sur toutes les grandeurs d'homme dont il est question dans l'Histoire.

Quand l'imprimerie et ses succédanés ne seront plus qu'une drôlerie d'aspect, comme la quenouille ou la monnaie d'Auguste l'Empereur.

Quand aura passé la grande éponge, eh bien, sans doute je n'y serai plus, c'est pourquoi j'y prends plaisir maintenant et si j'arrête cette énumération, vous pouvez la continuer.

Il ne faut pas se mettre en bras de chemise pour rompre une allumette, et le poteau indicateur reste dans son rôle en ne faisant jamais la route lui-même, et la vie est précieuse à qui en a déjà perdu 26 ans, et les cheveux tombent rapidement d'une tête qui s'obstine, et les pleurs ne viennent jamais que le mal une fois accompli, et les genres littéraires sont des ennemis qui ne vous ratent pas, si vous les avez ratés au premier coup.

Il faut toujours être en défiance, messieurs, toujours et pressés d'en finir, le jurer et remettre son serment en chantier tous les jours, ne pas se permettre

un coup de respiration pour le plaisir, utiliser tous ses battements de cœur pour ce qu'on fait, car celui qui battu pour se distraire, mettra le désordre dans les milliers qui suivront.

Oh ! le Passé, on en fait son affaire, c'est l'avenir qui est mon tuyau crevé.

Avez-vous remarqué que ceux qui sont préoccupés de l'avenir sont presque tous des révolutionnaires ; l'avenir est une bouche tellement formidable qu'on ne peut pas imaginer que le Passé y entre comme ça, en « pénard ». — Non, tout doit changer. — Sans doute il y a deux avenir : l'un qui n'apporte rien : c'est une simple allonge, et il entre tout de suite dans le Passé dont il était le bout du manche ; mais de temps à autre vient tout de même cet avenir tant attendu, le vrai. Il va arriver et il abolira bien des choses, il cassera aussi quelques pseudo-révolutionnaires qui n'avaient pas pris mesure de la taille qu'il fallait. Pas besoin de ces gamins aboyeurs, mais une ou deux idées essentielles et tout le reste retournable, et quelque chose comme boyau et glandes pour digérer

et évacuer. Les poisons seront distribués dans les rues. Les avaler tout de suite pour montrer qu'on est neufs. C'est là qu'on verra les gens solides du coffre, j'en attends quelques-uns à ce tournant et ils seront bien étonnés en voyant que c'est eux que je regarde.

La vie est courte, mes petits agneaux.

Elle est encore beaucoup trop longue, mes petits agneaux.

Vous en serez embarrassés, mes trop petits.

On vous en débarrassera, mes tout petits.

On n'est pas tous nés pour être prophètes

Mais beaucoup sont nés pour être tondus.

On n'est pas tous nés pour ouvrir les volets

Mais beaucoup sont nés pour être asphyxiés.

On n'est pas tous nés pour voir clair

Mais beaucoup pour être salariés.

On n'est pas tous nés pour être civils

Mais beaucoup sont nés pour avoir les épaules rentrées.

Et cætera ; celui qui ne voit pas sa catégorie la verra bien dans l'avenir, il y entrera comme un

poisson dans l'eau. Il n'y aura pas vingt choix. On ne sortira ni ses cartes de visite, ni sa boîte à titres. On se rangera avec célérité dans son groupe qui piétine d'impatience.

Malheur à celui qui se décidera trop tard.

Malheur à celui qui voudra prévenir sa femme.

Malheur à celui qui ira aux provisions.

Il faudra être équipé à la minute, être rempli aussitôt de sang frais, prendre sa besace sur la route et ne pas saigner des pieds.

Il y aura des agences de renseignements, d'explications, de bavardages. Vous marcherez, les oreilles bouchées à tout sauf à votre fin qui est d'aller et d'aller et vous ne le regretterez pas — je parle pour celui qui ira le plus loin, et au bout c'est toujours la corde raide, de plus en plus fine, de plus en plus fine, plus fine, plus fine. Qui se retourne se casse les os, et tombe dans le Passé. Celui qui est pris de regrets..., s'il n'avait pas marché, aurait regretté bien davantage ; l'explication de cela vous passe.

Pauvres gens, ceux qui seront arrêtés par les tour-

nants, pauvres gens, et il y en aura — des pauvres gens et des tournants.

Ils étaient pauvres gens en naissant, sont pauvres gens en mourant, étaient à la merci d'un tournant.

Il ne faudra pas crier non plus, la mêlée sera déjà assez intense. On ne se reconnaîtra pas, c'est pourquoi encore il faudra être pressé d'en sortir et d'aller de l'avant.

Malheur à ceux qui s'occuperont à couper des cheveux en quatre, c'est rarement bon, c'est profondément à déconseiller dans les bagarres.

Malheur à ceux qui s'attarderont à quatre pour une belotte ; à deux pour la mielleuse jouissance d'amour qui les fatiguera plus vite que les autres.

Malheur, malheur !

Ce sera atroce pour les gens qui s'apercevront qu'ils auraient dû suivre une cure.

Ce sera atroce pour ceux qui s'apercevront qu'ils auraient dû se tenir le cœur en état.

Et c'est trop tard !

Ceux qui aiment voir souffrir..., il y aura du spec-

tacle, allez, mais l'époque ne sera pas aux voyeurs, plutôt aux accélérés, aux sans famille, aux dénués de tout, à ceux qui n'auront aucune technique, mais un imperturbable appétit.

Quant à vous les illuminés, représentez-vous que cela ne durera pas toujours, un illuminé n'en prend pas son saoul à chaque époque, celle-là sera la bonne, on vous caressera le ventre, on vous portera comme bijoux intelligents. Vous les aurez !

Enfin ! enfin !

Mais que cela finisse vite. Je le dis pour votre bien. Un illuminé ne peut durer longtemps. Un illuminé se mange lui-même la moelle — et la satisfaction n'est pas votre affaire. Vous verrez d'ailleurs comme ça finira.

Les sons rentreront dans l'orgue après le service, et l'avenir s'invaginera dans le Passé, comme l'habitude le prescrit depuis toujours.

HENRY MICHAUX.

TROIS DIVINITÉS
SUR LES APENNINS

Au cours de mes pérégrinations en Italie j'ai rencontré Minerve, Apollon et Bacchus. Ce ne fut pas à l'auberge de la parodie, ni dans les amphithéâtres ou les temples de la rhétorique. Je les ai rencontrés ou plutôt sentis sur les routes antiques et d'aujourd'hui ; esprits immortels et essentiels, vêtus de rien ; personnes qui parlaient sans mots ; qui respiraient, et qui ne faisaient pas de discours.

De l'entrelacs de cours d'eau et de montagnes qui se noue dans la région du Catria et de la Falterona, se détachent les rivières et les parlars de la Toscane et du Latium, de l'Ombrie et des Marches. Le Tibre, lorsqu'il descend vers les hommes, après avoir fait pendant quelque temps route commune avec l'Arno sur les hauteurs, se sépare de lui ; et c'est là le symbole de l'éternel accord discordant qui a toujours fécondé, entre Rome et l'Empire, entre Gibelins et Guelfes,

entre Municipaux et Unitaires, la civilisation italienne, opulente et ardue.

Les Apennins se divisent en vallées très nombreuses et très diverses, qui ont entre elles communication par de hautes « embouchures ». Ce mot d'embouchure, pour dire « col de montagne », — comme on dirait : l'embouchure, ou l'estuaire, d'un fleuve, — je l'ai entendu dans les Alpes Apouanes, et il me paraît singulièrement heureux. C'est comme si l'on disait : à l'entrée du col, les vents, pleins d'une laborieuse impétuosité au revers des monts, débouchent dans le ciel. Comme si l'on disait que la vue, longtemps abaissée sur les pierres de la montée, et nos pas et notre fatigue, débouche sur la descente et dans l'étendue comme l'eau d'un fleuve dans la paix de la mer.

Aux embouchures des fleuves, les commerces et rassemblements des peuples divers sont nombreux et fréquents, tandis que c'est en petit nombre et solitaires, que les voyageurs traversent avec les vents les « embouchures » désertes des montagnes ; mais qui passe les monts apporte des nouvelles et des pensées,

moins nombreuses sans doute, mais plus certaines et plus sûres que celles qu'apporte la mer, qui est pleine de choses nouvelles, de choses étranges et de mensonges.

Et celui qui voyage sur les monts apporte l'image des pays d'où il vient et où il va, et dont on peut dire qu'il ne les connaît vraiment que d'en haut, comme l'enseigne le pèlerin et le visiteur Dante, dans le poème de qui on peut dire que l'Italie est vue des hauteurs.

Si les Dieux descendaient sur les cimes des Apennins pour s'y disputer la primauté dans les cités illustres, comme jadis ils se sont disputés pour la primauté dans Athènes, la route que prendrait Minerve peut être désignée sans l'ombre d'un doute. Elle descendra par la vallée de l'Arno jusqu'à Florence. L'Arno lui plaît ; il a la couleur verte et pâle de son olivier. Elle s'arrête dans son vol devant le Pont-Vieux, et elle s'assied sur les degrés du portique des Offices. Les Grands-Ducs de Toscane ont construit pour elle ce siège, et au fond de la perspective s'élève, vigilante, la tour du Palais Communal. Dans les niches des statues se dressent : un Leonardo, un Guicciardini,

un Vespucci, un Galilée, un Redi, et toute une cour d'autres génies toscans et vraiment minerviens en effet. La Déesse médite sur le Studio (1) de Pise et sur la récente Livourne, qui ne lui déplaît pas, étant sortie de l'esprit de princes ingénieux.

L'Arno tout entier appartient à Minerve.

Pour Apollon, il renonce au Tibre. Divinité sereinement curieuse et amie de chemins nouveaux et de prodiges originaux, ils s'attarde dans ses recherches par les montagnes, comme s'il pensait y trouver quelque Delphes solitaire et inconnue entre les vallées perdues dans le soleil. On dirait qu'il se plaît à errer, à attendre et à se faire attendre, et à nous surprendre après de plus longs silences, par de plus diverses et de plus inespérées apparitions définitives. Minerve en Toscane est toujours attendue, et on peut l'attendre partout, et parce que la Toscane est par elle-même une merveille, ses merveilles prises une par une ne peuvent pas étonner. Mais en Ombrie et dans les Marches, Apollon suscite lentement ses fils parfaits dans le silence ; et voici

(1) Nom traditionnel de l'Université de Pise. (Note du traducteur.)

Raphaël qui sort de l'atelier du Pérugin, Leopardi de la maison du Comte Monaldo, et Giovacchino Rossini, fils d'un musicien d'orchestre.

Du tout apollonienne est l'épithète que Nietzsche donne à Raphaël : « Adolescent loyal ». Elle exprime, en regard des ombres et de l'effort et des passions, la chaste flamme de la sereine beauté de l'art, dont Leopardi disait qu'elle naît dans un temps de violence, mais tranquille.

Dante, Pétrarque, Machiavel (disons-le pour être sans remords), tout comme Giotto, Masaccio et Michel-Ange, qui pourraient se disputer les faveurs d'Apollon aussi bien que celles de Minerve, participent de l'une et de l'autre divinité et de quelque autre chose encore.

Bacchus est un dieu qui ne doute de rien. Il parcourt tous les sommets, et descend à Rome avec le Tibre, à Florence avec l'Arno. Les solitudes, l'olivier, la Croix, le repoussent. Il n'insiste ni ne s'effraie ; mais, un peu déconcerté, laissant sous tous ses pas les dons splendides de la vigne, je l'ai vu se diriger vers la Maremme.

Je n'affirme pas que c'était lui, mais assurément,

il est aussi léger que cela que j'ai vu par un chaud après-midi d'été sur la route de Volterre. L'air était immobile sur ces terres étranges et cruelles, d'où émanent des influences mystérieuses et des songes mystiques ; mais sur la route brûlée de soleil courait, sans un souffle d'air, haut et pur, et respirant, un mince tourbillon de poussière, apparition éphémère et inoubliable. Je n'affirme pas que ce fut Bacchus ; mais assurément il a les pieds aussi légers.

Deux mille années et plus n'ont pas épuisé le désir de vengeance de Neptune, irrité contre les Etrusques qui lui ont desséché ses marais, et la Maremme est encore déserte. Et peut-être en veut-il aussi aux gens de Sienne, qui voulurent chercher des fleuves souterrains et des ports ensevelis, et qui nommaient avec outrecuidance les Amiraux de Talamone, où ils ne réussirent pas à ramener la mer. La mer frappe sauvagement la côte de la Maremme, et se laisse paresseusement repousser, comme par dépit, du limon du Serchio et de l'Arno, abandonnant Pise et Luni.

Bacchus est capricieux comme ce mince tourbil-

lon de poussière sur la calme route de Volterre et après Sienne et San Gimignano il sourit à Certaldo, où Boccace est né. Et si tout à coup il franchit les Apennins, j'imagine qu'il descend en Romagne par Rocca San Casciano, là où une vallée toscane s'allonge jusqu'aux portes de Forlì. Là, je me l'imagine, le dieu riant et rêveur, énamouré de l'idée d'un architecte qui, devant tracer le plan d'un bourg et d'une forteresse pour un des Médicis, copia la forme de l'enceinte sur l'ombre que projetait sur la campagne un nuage qui passait. C'est ainsi qu'est née Terre-du-Soleil, avec son beau nom.

Assurément à Bacchus plaisent les couchers de soleil tendres et sereins, sur les longues plages, en forme de croissant, de l'embouchure de l'Arno et de l'embouchure de la Magra.

Quant à nous, les dieux nous ont oubliés, et après tout qu'avons-nous à faire, sinon les oublier, comme il sied, nous aussi ?

RICCARDO BACCHELLI.

Traduit de l'italien par VALÉRY LARBAUD.

FRAGMENTS D'UN JOURNAL

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

SÖREN KIERKEGAARD

Sören Kierkegaard naquit à Copenhague en 1813. Beaucoup d'autres hommes éminents dans le domaine de la pensée ou de l'action, vinrent au monde au cours de la même année, qui fut riche aussi en événements d'une portée mondiale. Le père de Kierkegaard avait, dans son enfance, gardé les moutons des plaines du Jutland; plus tard, il se fit à Copenhague une situation qui lui assura en même temps la considération et la fortune. C'est ainsi qu'il put donner à son fils une excellente éducation, et le mettre pour la vie à l'abri des soucis matériels.

L'héritage qu'il recueillit de son père fut pour ainsi dire l'événement extérieur de la vie de Sören Kierkegaard; du moins sut-il lui donner la marque de sa personnalité, et se l'assimiler en quelque sorte : loin de penser à faire fructifier son capital, il le dépensa ou le donna. Lorsqu'il ne resta plus d'argent, il mourut, ou, plus exactement, lorsqu'il mourut, à l'âge de quarante-trois ans, dans un hôpital où on l'avait transporté à la suite d'un évanouissement qu'il avait eu dans la rue, il se trouva qu'il avait dépensé jusqu'à son dernier sou. Ce fait, assez ordinaire en soi, devient symbolique dans une vie aussi pauvre en contingences que celle de Kierkegaard. Tout ce qui pouvait arriver à Sören Kierkegaard était dévoré, consumé par l'ardeur intérieure, tout était pour lui idée, et l'idée devenait providence. C'est pourquoi il serait inexact de voir en Kierkegaard, quelles

que soient les raisons qu'on en aurait, l'une des grandes âmes torturées, si nombreuses dans son siècle. Sa vie, toujours tendue vers Dieu, dessine une courbe à la fois pure et hardie dont l'harmonie ne se retrouve chez aucun de ses contemporains d'Europe.

II

Le côté accidentel de la vie de Kierkegaard peut tenir en quelques mots. Il ne quitta Copenhague qu'une seule fois, et pour peu de temps, afin de suivre à Berlin les cours de Schelling, qui ne lui donnèrent pas grande satisfaction. Il rompit ses fiançailles avec Régine Olsen presque aussitôt après s'être engagé. Placé devant l'alternative de jouir du bonheur que peut donner l'amour, ou d'être un chrétien dans toute la rigueur du mot, il fut ici, comme en toutes choses, fidèle à la maxime « Tout ou Rien » qu'il s'était donnée. Son œuvre immense, depuis *Tout ou Rien* jusqu'aux *Attaques contre le Christianisme officiel*, parut en l'espace de dix ans seulement.

Le grand événement de sa vie fut la mort de l'Évêque Mynster, qui avait été très estimé au Danemark et que Kierkegaard lui-même avait aimé et honoré, comme ami de son père. Martensen, le successeur présumé de Mynster, prononçant un discours sur la tombe de l'évêque, le loua d'avoir été l'un des « grands détenteurs de la vérité, dont la longue chaîne part des apôtres ». Mais Kierkegaard reste soucieux : Mynster est-il vraiment de la lignée des Apôtres, se demande-t-il ? Les prêtres sont-ils, dans le vrai sens du mot, les successeurs du Christ ? Ne sont-ils pas plutôt des fonctionnaires payés par l'État et avides d'avancement ? Les écrits

polémiques de Kierkegaard, *Le Moment* et les *Attaques contre le christianisme officiel* ne peuvent être comparés qu'aux *Provinciales*. Kierkegaard est le Pascal du protestantisme, et il est caractéristique à la fois du monde du catholicisme et de celui du protestantisme, que la polémique et la satire qui sévirent, dans le premier, dès ses origines, ne se donnèrent cours par contre qu'à la fin du second. *Le Moment* et les *Attaques contre le christianisme officiel* furent l'acte de Kierkegaard. Après cet acte, il mourut. Comme Hamlet.

III

Si l'on veut avoir la clef de la vie de Kierkegaard, il faut rappeler un fait qui se passa dans l'enfance de son père. Le père de Sören, Michel Petersen Kierkegaard était fils de très pauvres colporteurs, soumis à l'influence d'un cordonnier piétiste et qui passaient souvent, dans leur cabane secouée par la tempête, des nuits entières en prières et en contemplation devant « l'Homme des Douleurs ». Un jour leur petit garçon, affamé et grelottant sous ses haillons, quitta les moutons qu'il gardait, et montant sur un petit tertre qui s'élevait dans la plaine, se mit à hurler et à maudire ce Dieu tout-puissant qui laissait ainsi mourir de froid et de faim un petit enfant innocent. Cette malédiction proférée par l'enfant, l'homme, le vieillard même ne l'oublia pas, car jusqu'à la fin de sa vie, il se plut à raconter, — et c'est ce qui était le plus pénible à Sören — qu'à partir du jour de sa révolte, il y eut plus d'aisance dans la maison, et que par la suite, la bénédiction de Dieu sembla l'accompagner dans toutes ses entreprises.

Le christianisme repose sur un paradoxe : l'homme-Dieu, le Dieu crucifié, descend sur terre, sous les traits d'un serviteur. Chaque chrétien doit vivre ce paradoxe, il n'est chrétien qu'en fonction, pour ainsi dire, de ce paradoxe. C'est en cela qu'il se distingue du païen. Pour le païen, bénédiction et malédiction ont un sens bien défini : c'est qu'il ne vit pas encore en « Isolé ». Il vit selon la loi et les règlements de la tribu, de la famille. Le chrétien, par contre, est par définition même un persécuté. Il ne peut pas, il ne doit pas en être autrement. Son sort doit être ce que fut celui des disciples et des Apôtres. Tout autre sort ne serait que compromis ou jeu de bascule, telle la vie de l'évêque Mynster. Il fut un temps où l'équilibre était considéré comme une vertu. L'on peut même dire que toute la vertu de l'homme païen, de l'homme de l'antiquité a tenu dans la recherche de cet équilibre, dans la recherche de l'harmonie. Mais depuis l'apparition de l'homme-Dieu sur terre, l'équilibre n'est plus possible. Tel est le sens et le paradoxe de l'homme-Dieu : la bénédiction apparaît sous la forme d'une malédiction, la malédiction devient bénédiction.

IV

Kierkegaard avait emprunté à Hegel sa définition de l'Esprit. Mais pour lui, cet Esprit ne se manifeste pas, comme chez Hegel, dans l'histoire, mais précisément dans le fait d'être chrétien. Le christianisme est Esprit, non pas au sens vague d'une religion de l'Esprit, mais en ce sens précis que l'Esprit, en tant qu'Esprit, ne peut devenir conscient de lui-même que dans un monde où il apparaît comme un paradoxe. Il n'y a donc pas de synthèse possible entre l'Esprit et le Non-Esprit, et l'histoire, au

sens où Hegel l'entend, n'est rien moins qu'appelée à réaliser cette synthèse. Il en va de même du Christ et du monde, et c'est en vain que l'Église, telle que la conçoivent les prêtres, essaye de les concilier. Le Christ a placé le scandale entre lui-même, Homme-Dieu, et le monde, et les prêtres veulent à tout prix étouffer ce scandale par le service divin, la prédication, la doctrine du salut par les bonnes œuvres. C'est ainsi qu'il trahissent le Christ. Ils le trahissent plus cruellement encore que Judas, qui a trahi, lui aussi, uniquement parce qu'il pensait que le Christ homme-Dieu, le Christ sous les traits d'un serviteur, le scandale en un mot devait disparaître pour faire place à Jésus-Christ, Roi de tous les empires du monde. Du point de vue de l'Esprit, les prêtres ont trahi l'Infini et ont opté pour le Fini.

Kierkegaard voit le vrai sens du christianisme et ce qui distingue l'homme-Dieu de l'idole, dans le fait que l'idole n'a pas mis entre elle et les hommes le scandale. C'est aussi pourquoi elle ne suscite pas la foi. Croire à une idole, c'est tout au plus une opinion ; ce n'est pas même une certitude. C'est moins qu'une science. La croyance à la Science ou au Progrès n'est que croyance à une idole. La foi en l'homme-Dieu est incommensurable avec le savoir. La réduire au savoir est un problème aussi insoluble que la quadrature du cercle, car le Christ est « en dehors de l'Histoire ».

La grande dispute de Hegel et de Schopenhauer s'est aujourd'hui terminée par la victoire de Hegel. En d'autres termes, cette opposition n'existe plus. Elle avait duré un siècle. Le grand adversaire de Hegel, celui qui restera son adversaire éternel est Kierkegaard. L'histoire telle que la définit Hegel, exclut l'homme-Dieu. Et c'est ce que Kierkegaard a voulu dire, lorsqu'il a écrit que « le Christ est en dehors de l'histoire ».

V

On pourrait appeler Kierkegaard le Hamlet de l'idée de l'homme-Dieu, ou plutôt, — puisque seul l'homme-Dieu comme tel peut, à la différence de l'idole, susciter la foi — le Hamlet de la Foi. A plusieurs reprises, dans ses ouvrages, Kierkegaard s'accuse de n'avoir pas la foi, c'est-à-dire la foi d'Abraham le grand héros de la foi, la foi de son père. Non pas qu'il soit en proie au doute, comme Renan ou tout autre rationaliste, — non, le rationalisme n'existe pas pour Kierkegaard et c'est à peine si l'on trouve le mot dans ses écrits — mais c'est qu'il n'est plus en contact immédiat avec Dieu.

Pour Kierkegaard la question n'était pas : Dois-je croire ou savoir ? mais : Comment arriverai-je, en faisant le plus grand effort possible de réflexion, à entrer en contact immédiat avec Dieu ? Il répond : par la religion, ou plus exactement par la foi, par le Christ. Le XVIII^e siècle, irréligieux par essence, s'était borné à définir le monde antique par la naïveté, le monde moderne par le sentiment. L'homme religieux doit dépasser l'état sentimental et retourner à l'état naïf par un effort de méditation.

En disant que Kierkegaard est le Hamlet de la vie religieuse, je fais plus qu'user d'une métaphore. Pour l'amour de l'homme-Dieu qui « est en dehors de l'histoire », la vie de Kierkegaard a été plus qu'une simple existence d'écrivain, quelque remarquable qu'elle fût. Ce fut plus qu'une histoire, ce fut un drame (un drame tout aussi profond que la tragédie du grand poète anglais que Kierkegaard aima par-dessus tout). Un arbre ne peut croître les racines tournées vers le ciel. Il n'en est pas de même de l'homme. Et cela

justement, quand, ou parce qu'il y a un ciel. C'est ainsi que Kierkegaard croissait vers Dieu.

Kierkegaard avait publié ses écrits sous un pseudonyme, tant ses écrits esthétiques que ses écrits moraux, religieux ou psychologiques. Seuls *Le Moment* et les *Attaques contre le christianisme officiel* parurent sous son vrai nom. Car ces œuvres étaient, nous l'avons dit, son *acte*, l'acte du nouvel Hamlet. Par cet acte le monde de l'imagination, des nostalgies, des apparences était dépassé et la réalité atteinte. (De là la signature, le vrai nom. Le nom, c'est Dieu qui le donne. Dieu appela Adam par son nom.)

VI

Si l'on se place à ce point de vue, c'est-à-dire si l'on conçoit Kierkegaard comme un Hamlet, sa relation avec son père revêt un sens nouveau et plus profond. C'est depuis le commencement du XIX^e siècle seulement que le lien entre le père et le fils, ou bien inversement entre le fils et le père est devenu un problème. Et comme tel, il se rattache à la dissolution de la forme, à la philosophie kantienne, à la révolution française, à la théorie de l'évolution, etc. Aux siècles précédents le père était l'autorité, le maître, l'exemple, le miroir des vertus. Goethe fut le premier à se rendre compte que l'affection qu'il avait pour son père et pour sa mère avait un caractère particulier. Goethe se trouve ici, comme sur tous les autres domaines, au point de transition de deux époques historiques, dominées l'une par l'idée de la forme, l'autre par celle de l'évolution. Mais il était réservé à Kierkegaard de concevoir son père comme un *sort* dans le sens profond du mot. Là aussi on retrouve en lui

Hamlet. Et c'est après lui seulement que le problème fut traité en littérature (Balzac, Tourguenieff, Dostoïevski) et que de la littérature, il passa dans les sciences ou dans ce qui s'appelle ainsi : je veux dire que Freud et son école s'en emparèrent.

Kierkegaard était un des esprits les plus passionnés qui aient jamais vécu, et en cela une fois de plus il se rapproche de Pascal. Or ce tempérament passionné lui venait de son père. C'est ce qui explique l'incomparable noblesse, le côté racial de son esprit et aussi la grande originalité, le dramatisme profond qui anime toute son œuvre.

L'esprit de Nietzsche était, lui aussi, au plus haut point passionné. Mais la passion de Nietzsche venait d'un dédoublement de son être, elle répondait à une discontinuité. Chez Kierkegaard il se produisit bien une scission, mais c'était une scission d'avec son père, et l'on pourrait presque dire une scission qui s'était déjà produite dans le père lui-même, une scission qui coïncida avec le moment où le père conçut le fils. C'est ce qui explique le caractère héroïque et presque mystique de la relation qui existait entre Kierkegaard et son père.

J'appelle Kierkegaard un penseur passionné. Kierkegaard (avant Nietzsche) sut mettre de la passion dans la philosophie. Penser était pour lui une sorte de transposition de soi-même, l'une des formes que revêt spontanément la passion. Avant Kierkegaard tout penseur était un stoïcien, le stoïcisme était pour ainsi dire la passion du penseur. Depuis Kierkegaard, le stoïcisme en tant qu'attitude d'esprit a disparu. En cela aussi Kierkegaard fut essentiellement chrétien.

Je voudrais attirer ici l'attention sur la coïncidence de la disparition du stoïcisme comme attitude d'esprit, avec l'apparition du nouveau motif « père et fils », et aussi sur les liens qui rattachent

ces deux événements dans le monde de la pensée, à celui de la priorité de la volonté sur l'Intellect. Il faut partir encore une fois de l'affinité qu'il y avait entre la pensée de Kierkegaard et celle de Schopenhauer. La différence entre les deux penseurs consiste seulement dans le fait que chez Kierkegaard le nouveau sentiment a su se créer une nouvelle dialectique, ce dont témoigne l'extraordinaire unité de sa vie, alors que Schopenhauer, alors même qu'il sent en chrétien, se sert de l'ancienne dialectique, de la dialectique stoïcienne ; la preuve en est dans ce qu'il y a de mauvais dans son système en tant que tel, autrement dit dans la fragilité de son système.

VII

Kierkegaard fut le dernier grand protestant. On ne peut le comparer qu'aux grands fondateurs du christianisme, à Luther, à Calvin. Tous les autres paraissent petits à côté de lui. La question essentielle pour Kierkegaard était : Comment deviendrai-je chrétien ? Seul un protestant pouvait trouver pareille formule. A cela est lié étroitement le fait que Kierkegaard ignorait l'idée de la grâce, ou plutôt que la question de la grâce ne l'avait jamais sérieusement préoccupé. La doctrine de la grâce appartient encore à un monde statique et est étroitement unie à la psychologie rationaliste et aux mathématiques. Jamais les esprits ne s'y intéressèrent autant qu'au siècle des grands mathématiciens. Il suffit de penser à Pascal et aussi à Calvin. Le mystère du nombre et celui des Elus chez Calvin est *le même*, au sens le plus profond du mot. Mais l'esprit de Kierkegaard est par essence hostile aux mathématiques (comme c'est aussi le cas pour Goethe et pour Schopenhauer). Sa conception de

« l'Isolé » et cette hostilité aux mathématiques sont d'ailleurs déterminées l'une par l'autre. Kierkegaard est poète, écrivain, psychologue. Son esprit, étranger à l'idée de la grâce, cherche le contact immédiat avec Dieu. Il a la fraîcheur, la liberté que donne le génie. Les grands théologiens et les penseurs qui croient en la doctrine de la grâce n'ont que faire d'un poète. Il n'y a pas de place pour lui dans le monde qu'ils ont créé ; s'il s'y aventure, on ne le prend pas au sérieux, on le considère comme un dilettante. Le monde de Kierkegaard ne peut pas plus se passer du poète que de l'imagination. Pour Kierkegaard la question essentielle ne peut plus être : Suis-je parmi les Elus ou les réprouvés ? Mais : Si je n'étais, en fin de compte, rien d'autre qu'un poète ? Puis-je, au delà de la vision que le poète forme de l'Infini, atteindre à Dieu ? L'homme faustien, le romantique, ce bâtard de Faust n'ont vis-à-vis de Dieu qu'une relation de poète. Le héros de la foi, Kierkegaard, « l'Isolé », n'a plus rien en lui ni de Faust, ni du Caïn de Byron, il a dépassé le romantisme. Ou plutôt, le romantisme fut la jeunesse, le passé de « l'Isolé ». Et l'expression la plus caractéristique de ce nouvel homme, qui a dépassé le romantisme, est la nouvelle psychologie. L'œuvre la plus profonde et la plus originale de Kierkegaard est sa *Psychologie de l'Angoisse*, à laquelle on ne peut trouver d'analogie que chez Dostoïevski. Kierkegaard d'ailleurs ne peut être placé qu'à côté du poète russe. Tous deux marchent de pair et aucun autre esprit du siècle ne les dépasse.

RUDOLF KASSNER.

Traduit par ALIX GUILLAIN.

1836. — Je rentre à l'instant même d'une soirée. C'est moi qui l'animais. Je débordais d'esprit. Ils ont tous ri. Personne qui ne m'ait témoigné de l'admiration. — Mais je les ai quittés, et — ici il faudrait un trait aussi long que de la terre au soleil — j'ai eu l'idée de me tirer une balle dans la tête.

7 OCTOBRE 1837. — Ma vie est malheureusement bien trop au subjonctif. Plût au ciel que j'eusse un peu de force à l'indicatif !

17 AOÛT 1838. — Ma bonne humeur, mon calme prennent leur vol, tel le pigeon que le mauvais démon de Saül, l'oiseau de proie, poursuit : s'ils veulent rester saufs, il leur faut monter plus haut, toujours plus haut, afin de s'éloigner de moi de plus en plus.

1841. — D'abord, il y a Dieu : l'amour qui aime les hommes ; ensuite, il apparaît que Dieu est celui qui veut être aimé.

1842. — Il y en a qui disent avec une pointe de fierté : « Je ne dois rien à personne, je me suis formé moi-même. » D'autres disent : « Ce grand penseur, voilà mon maître, cet excellent général, voilà mon maître ! Et je m'impute à honneur d'être son disciple, d'avoir combattu sous ses yeux. » Mais que penses-tu d'un homme qui dirait : « Le Dieu du ciel a été mon maître, et je m'impute à honneur d'être son disciple. C'est lui qui a fait mon éducation ! »

1845. — Comme dans un grand tonneau de harengs, la couche inférieure est toujours écrasée et perdue, comme dans un panier de fruits, ceux qui sont aux bords sont talés et pourrissent : dans toutes les générations, il se trouve de ces hommes, qui, tassés

sur les côtés, souffrent de l'emballage et ne servent qu'à défendre ceux qui sont placés au centre.

1846. — Il en est de ceux qui construisent des systèmes comme d'un homme qui a bâti un immense château, mais qui lui-même loge à côté dans une grange. Ils n'y vivent pas eux-mêmes, ils ne demeurent pas dans l'édifice immense de leur système. Or dans le monde spirituel, c'est là et ce sera toujours là une objection décisive. Dans le monde spirituel, il faut que les pensées d'un homme soient l'édifice où il loge. — Autrement, cela ne vaut rien.

1846. — Si du temps de Socrate, les sciences naturelles avaient été aussi développées qu'elles le sont aujourd'hui, tous les sophistes se seraient fait naturalistes. L'un pour attirer les clients aurait suspendu comme enseigne à sa boutique un microscope, l'autre, un écusson, avec cette inscription : « Ici, à l'aide d'un

microscope géant, on peut voir comment pense un cerveau d'homme (1). Ici, comment l'herbe pousse. »

Sujet superbe pour Aristophane, surtout si on se figure Socrate comme étant de la partie, et regardant dans un microscope.

1847. — On veut nous faire croire que les objections qu'on soulève contre le christianisme proviennent du doute. Mais c'est là une grave erreur. Ces objections prennent naissance dans un esprit d'insubordination, dans une tendance à se soustraire à toute obéissance, dans un sentiment de révolte contre toute autorité ! C'est aussi pourquoi, jusqu'ici la lutte contre ces objections a été parfaitement vaine, puisqu'au lieu de mener une lutte morale contre la révolte, on a fait une guerre intellectuelle au doute.

1847. 9 JUIN. — Tout mon malheur vient de là :

(1) Kierkegaard avait écrit ici en marge : « Et Socrate ayant lu l'affiche aurait dit : « Voilà bien le fait de quelqu'un qui ne pense pas. »

si je n'avais pas eu de fortune, je n'aurais pas pu garder le terrible secret de ma mélancolie. (O Dieu, plein de clémence, quel tort n'ai-je pas subi du fait de la mélancolie de mon père. Mélancolie de vieillard déchargée toute entière sur un pauvre enfant. Et je passe sous silence des choses bien plus redoutables encore. Avec cela, le meilleur des pères.) Mais alors, je ne serais pas non plus devenu celui que je suis. J'aurais été contraint ou de devenir fou, ou de percer. Tandis que maintenant, j'ai fait un *salto mortale*, et je me suis élevé à une existence purement spirituelle. Seulement, en vivant de la sorte, je me classe dans une espèce à part, je deviens entièrement différent des autres. Ce qui me manque à proprement parler, c'est un corps et les conditions physiques de l'existence.

1848. — Qu'un oiseau puisse vivre, je le comprends : il ignore qu'il est en face de Dieu, et je comprends qu'on puisse être en face de Dieu quand on l'ignore. Mais savoir qu'on est en face de Dieu... et ensuite pouvoir vivre !

MARS 1848. — Tout mouvement, pour constituer réellement un progrès, doit être l'œuvre d'un seul, afin qu'il apparaisse clairement que Dieu y est pour quelque chose et qu'au fond c'est de lui que tout vient. Tout mouvement, tout changement auquel ont contribué cent mille, dix mille ou mille personnes, à l'aide de cris, de hurlements, de chants braillés et de grondements (tel le grondement sourd et les vents du ventre) n'est *eo ipso* que mensonge, contrefaçon, recul. Ici en effet, la présence de Dieu ne se fait sentir tout au plus que d'une manière très confuse, ou peut-être même n'est-ce pas lui, et est-ce plutôt le diable qu'il faut y chercher. Mais l'homme, sujet aux sens, se méprend toujours, et ne voit que les apparences, tel changement qui s'est fait au dehors. Que Dieu nous aide ! La seule chose à considérer est le rapport avec Dieu, et peut-être en est-on plus éloigné qu'auparavant. Un médiocre régent est une constitution bien moins mauvaise que cette abstraction : cent mille hommes qui grondent, cent mille hommes qui n'en sont pas.

1848. — Mais il y eut aussi la mort de mon père, événement atrocement douloureux. De ce que cela a signifié pour moi, je n'ai touché mot à personne. Les débuts de ma vie furent d'ailleurs plongés dans la mélancolie la plus sombre, la détresse la plus morne et la plus profonde. Aussi rien d'étonnant à ce que j'aie été ce que je fus. Mais tout cela demeure mon secret. Un autre n'eût peut-être pas ressenti une impression aussi profonde. Mais il y a mon imagination. Et quelle imagination, surtout dans l'enfance, lorsqu'elle manquait encore d'un but vers lequel elle pût se tourner. Une mélancolie toute primitive, une tristesse immense furent ma part. Et être ce qu'il y a de plus profondément désolant : un enfant élevé par un vieillard mélancolique... Et puis cet art consommé de tromper tout le monde : comme si j'étais la vie et la gaieté même... Et que dans tout cela Dieu m'ait soutenu comme il l'a fait !...

1849. — Sans compter que je suis un pénitent, ce qui suffirait déjà à marquer la différence, même si le reste était ressemblant, — je suis bien loin d'être un apôtre ou quelque chose d'approchant. Tout ce que je sais faire : c'est découvrir et retrouver rétrospectivement la règle idéale d'une vie d'apôtre. Je ne peux rien prédire, même pas un iota. C'est ma limite. Aussi ne puis-je user d'autorité. La réflexion, tel est mon partage. Je pars toujours de rien, de zéro : je m'attends à mourir demain : mais ensuite j'emploie le temps de la journée, non sans quelque zèle. Ainsi je pars en sourdine — et, chose bizarre, quand ensuite je me retourne pour regarder le chemin parcouru, je suis saisi comme d'une angoisse devant moi-même, tant la voie que je viens de parcourir est extraordinaire. Mais au même moment, la pensée initiale reprend, et je me dis que probablement je mourrai demain, et qu'il faut par conséquent que la journée d'aujourd'hui soit bien employée et que je m'y donne tout entier — et je repars en sourdine. D'avance, non, d'avance, je n'osais, ni je n'ose, ni je ne puis dire un mot.

Je vis à rebours. Alors que la plupart des hommes envisagent l'avenir qui s'étend devant eux, moi, je ne vois rien devant moi que la mort. C'est ce qui me force à me retourner, et c'est ainsi que ma vie ne part jamais que du jour même où je vis.

Avec une perspective de ce genre, tous les biens de la terre, et toute fin temporelle m'ont naturellement échappé. En effet, pour les atteindre, il faut regarder devant soi et étendre la main.

Je n'ai donc rien saisi de tout cela. Mais il y a autre chose ; tout cela m'a fourni l'occasion de pénétrer jusqu'au fond même du christianisme. Car il n'a pas suffi que tout ce qui pouvait m'être de quelque profit m'échappât, il a fallu encore que j'en pâtis, et que les autres, se méprenant sur mon compte, vissent en moi un être égoïste, vaniteux et fier, qui ne poursuit que ses intérêts.

...Mais maintenant, ils t'en veulent, parce que tu viens déranger tout ce qu'ils se sont si bien aménagé sur terre, où tout est arrangé avec tant de grâce qu'on en serait presque tenté d'oublier le ciel. A leurs yeux,

tu es un criminel bien plus dangereux que tous les autres, puisque bien plus qu'aucun d'eux tu bouleverses l'existence. Aussi ta vie est-elle une éternelle torture. Dieu te menace si tu agis, et les hommes te menacent, si tu n'agis pas...

1849. — Dès que je prends le christianisme comme doctrine, et que pour l'exposer, je me sers de mon intelligence, de mon don de pénétration, de mon éloquence, de mon imagination, les gens trouvent cela fort bien ; on me considère comme un chrétien sérieux, on m'apprécie, etc...

Mais que je veuille exprimer dans le plan même de l'existence ce que je prêche, intégrer le christianisme dans la réalité, on dirait que je fais exploser la vie, et aussitôt il y a scandale.

Je prends comme exemple, la parabole du jeune homme riche. Si je prêche (1) qu'à tout prendre, il n'est

(1) Ici Kierkegaard a écrit en marge : « Mais retenons bien ceci : Il faut que la prédication soit ton gagne-pain, ton métier ; le gagne-pain et le

pas parfait, vu qu'il ne peut se résoudre à donner tout son bien aux pauvres, alors que le vrai chrétien y est toujours prêt — tout le monde est ému et m'apprécie. Mais si j'étais un jeune homme riche, et que je voulusse donner toute ma fortune aux pauvres, les gens en prendraient ombrage et y verraient une exagération ridicule. — Ou encore l'histoire de Marie-Madeleine. Que je prêche sur le repentir profond qu'elle avait de ses péchés, sur la passion qui la rendait indifférente à tout ce qui ne tient pas à ses péchés, que je décrive comment, sans se soucier des railleries, elle entra chez le Christ, — je suis sûr d'émouvoir tout le monde jusqu'aux larmes. On me considérera comme un chrétien sérieux et je serai fort apprécié pour avoir fait ce discours (1). Mais si, me rendant compte à moi-même que je suis un pécheur, je me mets tout d'un coup à vouloir m'appliquer ce que je viens de

métier, voilà ce qui plaît au peuple ; la philosophie même la plus abstruse deviendra presque populaire, du moment qu'on sait qu'elle procure à quelqu'un les moyens de gagner sa vie. »

(1) En marge : « Bien entendu à condition que le métier de prêcher soit mon gagne-pain. »

prêcher, et à faire une confession publique, aussitôt tout le monde sera scandalisé, et on ne verra dans ma démarche que vanité et surenchère ridicule. Prêche-leur que le vrai chrétien prend, en tout, conseil de Dieu seul ; tu es sûr de toucher les cœurs (1). — Mais si quelqu'un s'avance et se met à dire qu'il a tenu conseil avec Dieu : on dira aussitôt de lui que c'est un esprit présomptueux et fier, qu'il exagère, qu'il est fou. Parle-leur de ces âmes paisibles, qui ayant renoncé à la vie ne pensent plus qu'à Dieu — et on les verra émus jusqu'aux larmes (2). Mais qu'il se trouve quelqu'un pour mettre en pratique ce qu'il vient de dire et devenir un solitaire, vous le verrez devenir l'objet de toutes les railleries : personne qui ne se croie obligé de se moquer de lui et de le tourner en ridicule.

(1) En marge : « A condition bien entendu que ce soit mon métier de prêcher, car autrement cela paraîtra choquant. »

(2) En marge : Bien entendu, il faut que la prédication te rapporte quelque chose, sinon ce que tu prêches n'entrera pas dans les esprits et on te taxera d'exagération. »

1849. — Mais le fait est que les pasteurs ne vivent pas eux-mêmes de la foi. Aussi semblent-ils presque craindre que leurs paroles n'entraînent quelqu'un à les mettre sur-le-champ en pratique. Il en est des pasteurs comme de celui qui enseignerait à nager sans quitter la terre ferme : il n'ose aborder l'épreuve, il serait fort inquiet si l'un de ceux qui l'écoutent se mettait à prendre son enseignement au sérieux et se jetait à l'eau, car il ne saurait pas même venir à son secours, tant il serait bouleversé, rien que de voir quelqu'un se jeter à l'eau *réellement*.

Avec mille maîtres à nager de cette espèce, jugez si un peuple chrétien peut aller loin.

1850. — Prenons les mathématiques. Il est fort possible par exemple qu'un mathématicien illustre souffre le martyre pour sa science. Mais en quoi cela m'empêcherait-il d'être un jour professeur dans la partie qu'il a enseignée. Ce qui importe, c'est la leçon, la science telle qu'on l'enseigne ; la person-

nalité du maître n'est que purement accessoire.

Par contre, en matière d'éthique religieuse, et pour ce qui concerne le chrétien en particulier, il n'y a pas de doctrine où il soit dit que c'est la leçon seule qui compte, et le maître, non ; ici c'est l'imitation qui importe. Quelle absurdité alors, au lieu d'imiter le Christ et les Apôtres et de souffrir comme ils l'ont fait, de se faire professeur. — Professeur de quoi ? Professe-t-on que le Christ fut crucifié et les Apôtres flagellés ?

... Il n'aurait plus manqué que cela : un professeur s'installant aussitôt, sur le Golgotha même, dans une chaire... de théologie. Comme la théologie n'était pas encore à ce moment-là une science reconnue, il va de soi que pour pouvoir y professer quelque chose, il fallait parler de la crucifixion de Jésus. Professeur donc, pour enseigner qu'un autre fut supplicié.

Il serait plaisant de suivre pas à pas notre professeur à travers toute l'histoire chrétienne. Nous l'avons vu, pour le Christ, professeur en crucifixion. Viennent ensuite les Apôtres. Pierre et Jacques sont traduits devant le conseil et flagellés. — Voilà aussitôt un

nouveau paragraphe et notre professeur passe, le même jour, professeur en flagellation. Le Conseil interdit ensuite aux Apôtres de prêcher la doctrine du Christ. Mais eux, que font-ils ? Loin de se laisser troubler, ils continuent leur œuvre, car « on doit craindre Dieu plus que les hommes ». — Notre professeur lui non plus ne se laisse pas troubler, il occupe maintenant une chaire où il professe que Pierre et Jacques, bien qu'ils eussent été flagellés, n'en continuèrent pas moins à prêcher la vérité. — En effet, un professeur ne doit-il pas aimer le nouveau paragraphe plus que Dieu et la Vérité ? — Poursuivons l'histoire jusqu'au bout. L'Apôtre fut crucifié, et notre professeur occupa une chaire pour enseigner que l'Apôtre fut crucifié. Enfin le professeur mourut d'une mort tranquille et paisible...

1849. — Un théologien, mais sans emploi. Il a réussi, après y avoir travaillé pendant des années, à se faire une célébrité. Aussi peut-il être absolument sûr

que s'il prêche, le monde entier, et surtout le beau monde, se précipitera pour l'entendre.

Un beau jour, il fait annoncer qu'il va prêcher, et pour faire son sermon, il choisit de toutes les églises de la capitale, la plus mondaine, et la plus luxueuse.

Ils y sont tous, y compris le roi et la reine.

Il monte en chaire, fait une courte prière, et lit le texte qu'il a choisi : le Christ chassant les vendeurs du temple.

Puis il reprend aussitôt la parole :

« Il faut enfin que je m'acquitte du message que j'ai à dire en ce monde. Toute ma vie je m'y suis préparé. Il faut enfin que je dise : *prêcher le christianisme dans un milieu comme celui-ci, n'est pas du christianisme.* Quelque chrétienne que puisse être la parole prêchée, *ce n'est pas du christianisme. Le christianisme ne peut être prêché que dans le réel.* — Et par ces mots, j'ai transformé cette maison en une réalité. Me voici maintenant en votre pouvoir, moi qui ne suis qu'un homme isolé. Et maintenant je parlerai — et ce que je dirai

sera la réalité. Je dirai que le christianisme ne peut être prêché que dans le réel. »

Invectives contre le caractère mondain de cette église et la communauté composée de mondains. Le Christ était-il un mondain, et est-ce dans une église mondaine et devant une assemblée de mondains qu'il prêchait ce que la vérité doit souffrir ? — Les crachats qui lui furent lancés au visage, voilà la réalité.

Et ce fut un branle-bas général dans toute l'église ; on cria : « A bas le pasteur ! Qu'on le mette dehors ! » Mais dominant le brouhaha de sa voix de tonnerre, il rétablit le calme, et dit : « Voyez, maintenant j'y suis, maintenant je prêche le christianisme. Si on s'était douté de ce que j'allais faire, on m'eût empêché de monter en chaire ou bien chacun fût resté chez soi. Mais à présent me voici dans cette chaire, me voici qui vous parle, et je vous conjure devant Dieu de m'écouter, car cette fois, c'est la vérité que je vous prêche. »

En voilà un réveil !

MAI 1850. — J'ai fourni un effort qui sera admiré pendant longtemps. J'ai eu des forces extraordinaires ; (Hélas comme je me reconnais à ce « J'ai eu », à cet emploi perpétuel du verbe au passé ; même quand je me sens en plein épanouissement, je me dis : « J'ai eu ». Etrange assemblage de mélancolie, de réflexion et de crainte de Dieu, et cet assemblage, c'est moi !) ce qui m'a fait défaut, c'est la bête, qui, elle aussi, fait partie de la destinée humaine.

... On se fait un malin plaisir d'exiger de moi ce que je n'ai pas, et de railler ce qui m'est échu. Mais donnez-moi donc un corps ! Ou bien alors il aurait fallu que vous m'eussiez donné un corps quand j'avais vingt ans. Ah ! si alors vous me l'eussiez donné, je ne serais pas devenu ce que je suis.

1851. — Hier le doyen, N. N., chevalier du Dannebrog, prêchait, comme invité, aux Vêpres de Notre-Dame.

Toutes les places louées. Salle pleine. Mais, bien

sûr, parmi ceux qui l'écoutèrent, il ne s'est trouvé personne pour le regretter. Par contre, beaucoup auront le regret de n'y avoir pas assisté, à supposer que cela leur eût été possible ; dans l'intérêt de ceux-ci, fort nombreux, il faut espérer que le doyen N. N. nous fournira une fois de plus l'occasion de l'écouter.

Le doyen N. N. est un vrai artiste. Son entrée en chaire est imposante, son apparition noble, son maintien plein de dignité, et ses jeux de physionomie resteront inoubliables. Sans exagération, je puis bien dire que ni l'instructeur M. Nielsen, ni même feu le docteur Ryge ne peuvent rivaliser avec lui.

Il donne en représentation : la Foi, numéro bien connu, et la manière dont la pièce est exécutée ne laisse rien, absolument rien à désirer. Il dispose de grands moyens. Il s'entend parfaitement à jeter l'effroi dans les cœurs, si le besoin s'en fait sentir ; à se faire doux et insinuant s'il le faut ; il a des larmes à sa disposition quand on lui en demande. Bref, rien ne lui manque. Peut-être l'instructeur, M. Nielsen, dispose-t-il d'une voix plus belle, mais en revanche, notre doyen sait

parfaitement, avec un art incomparable, nuancer la sienne.

J'étais sous le charme. Mais voilà qu'au plus haut de mon ravissement, une idée m'est venue : — Mais où donc est le souffleur ? Mais il n'y a pas de souffleur ! — Il n'y a pas de souffleur. Alors, tout cela, c'était donc sérieux. Oui, c'était sérieux. A cette idée, je fus saisi d'une telle angoisse que je faillis m'évanouir.

C'est étrange ! Au théâtre, toute illusion vous est enlevée, du moment que vous vous apercevez de l'existence du souffleur ; à l'église, pour que l'illusion fût parfaite, il faudrait qu'il y eût un souffleur.

1852. — Comme la cuisinière experte dit en parlant d'un plat où l'on a mélangé une foule d'ingrédients : « il y faut encore un rien de cannelle », et nous, en y goûtant, sentons à peine qu'on y a mis ce rien de cannelle, tandis qu'elle sait exactement pourquoi et comment le goût de ce rien entre dans l'ensemble du mélange ; comme l'artiste dit en par-

lant de l'effet de couleur d'un tableau composé de tant et tant de teintes : « Ici ou là, sur ce point que voilà, il faudrait un peu de rouge », et nous, en le regardant, c'est à peine si nous pouvons découvrir qu'il y a là un peu de rouge, tant le peintre a réussi à le faire disparaître, tandis que lui, il sait exactement pourquoi il a fallu l'y mettre : ainsi en est-il du gouvernement de l'univers.

Le gouvernement de l'univers, quel ménage immense ! quel tableau grandiose ! Pourtant Dieu, le maître des Cieux, n'agit pas autrement que la cuisinière et le peintre. Lui aussi, il dit : « Il manque un peu de cannelle, ajoutons ici un peu de rouge. » Nous ne comprenons pas pourquoi, nous apercevons à peine ce rien de cannelle, tant il se perd dans l'ensemble. Mais Dieu sait pourquoi.

Un rien de cannelle ! Cela veut dire : c'est ici qu'il faut sacrifier un être humain, car voilà un ingrédient nécessaire, pour donner du goût à l'ensemble.

Ce sont là les correctifs. Et quand celui dont on se sert comme de correctif devient impatient, et prétend

faire de ce qui n'est qu'un correctif une norme pour les autres, il commet une erreur funeste : sa prétention ne tend qu'à tout confondre.

Un rien de cannelle ! A parler humainement, quelle douleur pour celui qui se voit ainsi sacrifié, d'en être réduit là ! Mais Dieu n'ignore pas qui il élit pour cet usage, et dans son infinie compréhension, il sait rendre le sacrifice si doux à l'élu, que parmi les mille voix, qui, chacune à sa manière, expriment la même chose, on entendra la sienne aussi et peut-être justement la sienne s'élever en vérité *de profundis* et chanter : Dieu est amour. L'oiseau sur la branche, le lis aux champs, le cerf dans les forêts, le poisson dans la mer, et, parmi les hommes, d'innombrables bandes joyeuses chantent en jubilant : Dieu est amour ! Mais soutenant ces soprani, on entend résonner, telles les basses dans un chœur, le *De profundis* des sacrifiés : Dieu est amour !

JUILLET 1854. — Ainsi, j'ai pu parfois rester des heures, amoureux des sons de la langue, quand, en eux, c'est la pensée même qui résonne. Ainsi, j'ai pu rester des heures, ah ! tel un joueur de flûte, qui cause avec sa flûte. Avant de mettre sur papier ce que j'ai écrit, la plupart du temps, je l'ai dit et redit à haute voix, peut-être vingt fois, et je me suis écouté en le disant. L'édifice de mes phrases est pour moi pour ainsi dire un monde de souvenirs, tant j'ai vécu dans le devenir de la pensée, tant j'ai joui, et tant j'ai éprouvé de choses, quand les pensées se cherchaient avec peine, pour trouver leur forme, ou quand, bien qu'elles l'eussent trouvée du moment même où elles naquirent, — et c'est ce qui arrivait le plus souvent, car c'est là au fond un travail ultérieur que de s'occuper du style, — l'écrivain qui a vraiment une idée trouve aussitôt sa forme — il s'agissait de leur adapter chaque détail, si minime fût-il, afin que la pensée pût se sentir vraiment à l'aise, vraiment chez elle dans la forme.

Mais ensuite ce public danois... !

1854. — Fermez le couvercle », est-il dit dans un vieux chant d'Eglise. Fermez le couvercle, le couvercle du cercueil, fermez-le bien, afin que — tel un enfant qui se cache, et dont le cœur est rempli d'une joie infinie de s'être bien caché — je puisse être bien en paix et demeurer bien à l'abri.

Fermez le couvercle, fermez-le bien — car ce n'est pas moi qui suis dans le cercueil ! Non ! Ce qui s'y trouve, ce n'est pas moi, c'est ce corps de péché, dont j'ai tant voulu, dont j'ai voulu avec un désir infini être délivré, c'est l'uniforme de forçat que j'ai dû endosser !

1854. — Quand je me compare à un apôtre, ou ne fût-ce qu'à un personnage comme Socrate, tout en restant conscient de l'intelligence dont je dispose, je me fais l'effet d'être un enfant, surtout s'il s'agit d'un apôtre qui n'excelle pas précisément dans l'ordre de l'intelligence, mais qui sur le plan de l'existence, est au-dessus de Socrate.

Je me fais l'effet d'être un enfant. Et voilà pourquoi un connaisseur, reconnaissant aussitôt la sphère à laquelle j'appartiens, dirait que c'est celle du génie. (C'est une sphère tout au plus de second plan ou pour parler plus exactement de troisième plan. Pourtant ce qui en moi relève de mon existence même est assez important pour qu'on ne puisse nier, et que même il soit permis d'affirmer que j'ai souffert pour une idée.)

1854. — Délicat, languissant et faible, privé presque de toutes les conditions physiques, qui, comparé aux autres, auraient pu faire de moi à leurs yeux un homme entier ; mélancolique, l'âme malade, déçu profondément, et sans espoir, je reçus au moins un don : une intelligence éminente, pour ne pas être, je le suppose, tout à fait sans défense.

Déjà comme enfant, j'étais conscient de mon intelligence, et je sentais qu'en face de camarades bien plus vigoureux que moi, c'était en elle que résidait ma puissance.

1854. — Imaginez un cocher de louage qui voit un cheval de cinq ans, bête superbe et sans tare, un cheval idéal, plein de fougue, les naseaux frémissants ; un cheval unique. Il dira : « Non, sur ce cheval, je ne fais pas d'offre. D'ailleurs, je n'ai pas de quoi le payer, et quand bien même, je n'en aurais pas l'emploi. » Une dizaine d'années passent. Voilà la fameuse bête avec des éparvins, gâtée, abîmée. Le cocher revient et dit : « A présent, je peux bien faire une offre, j'ai de quoi le payer, et puis, je saurai bien tirer parti de ce qui en reste. Aussi ai-je bien envie de dépenser quelque argent pour le faire soigner. »

Il en est ainsi de l'Etat et du christianisme. De l'allure digne et noble dont le christianisme fit son entrée dans le monde, pas un Etat qui ne se vît forcé de conclure : « Une telle religion, je ne puis l'acheter. Je dirais même : Dieu m'en préserve ! Je me garderai bien d'acheter une telle religion, car ce serait ma ruine certaine. » Mais ensuite, après bien des siècles, quand le christianisme, avec des éparvins au garrot, aux jarrets, aux palerons fut esquinaté et devenu boiteux,

l'Etat se dit : « Je pourrais bien maintenant faire une offre ; j'ai trop d'esprit d'ailleurs pour ne pas voir l'usage et le profit que j'en pourrai tirer. Et ma foi, j'aurais bien envie de me mettre un peu en frais pour le requinquer. »

Pourvu seulement que le christianisme, en échange des soins qu'on lui a prodigués, ne joue pas un jour à l'Etat la farce de redevenir tel qu'il était dans ses débuts : « Que Dieu nous protège, n'est-ce pas ? Quel est l'Etat qui puisse ignorer qu'une religion de ce genre serait sa ruine ? »

Le cocher de louage, lui, sait ce qu'il fait. Il a acheté sa bête, en connaissance de cause ; il ne court pas le risque de voir la vieille rosse de vingt ans redevenir le cheval plein de feu et de vigueur qu'elle était à cinq ans, et qui, au dire de tous les cochers de louage, ne pouvait pas leur convenir, pas davantage que l'éternelle jeunesse du christianisme ne peut convenir à l'Etat.

1854. — Ce n'est que trop vrai, ce que les gens disent en parlant de moi, les gens pratiques ; je ne suis guère débrouillard, et bon à rien dans le « monde pratique ».

Hélas, je ne suis bon en effet qu'à une seule chose — et peut-être suis-je même à cet égard d'une génialité surprenante — je ne vaux que pour aimer ; aussi suis-je un être parfaitement superflu, un pur objet de luxe dans le monde des « gens pratiques », et même un objet de luxe bien encombrant, de sorte que cela pourrait bien finir un jour par un coup de pied qui me chasserait de ce monde.

Mais je vaux pour aimer. Femmes, venez à moi, ou plutôt, non, ne venez pas. Car, mesdames et demoiselles, vous qui appartenez à une génération sans vigueur, que valez-vous pour aimer ? Non, je vaux pour aimer, et cette génialité, la seule que j'aie à la deuxième puissance — est restée cachée sous le masque d'un égoïsme qui passe pour n'avoir pas son pareil.

Oui, je n'étais fait que pour aimer. Mais qui aimer ? Où trouver l'objet de mon amour ?

J'ai été tel un tireur dont l'arc est tendu, comme rarement arc le fut, et auquel on propose un but à cinq aunes de distance. Il ne peut que répondre : « Non ; à cette distance, je ne puis tirer. Qu'on éloigne l'objet à deux ou trois cents aunes. » Ainsi en est-il de moi ; pour pouvoir aimer, j'ai dû éloigner l'objet.

Ce fut mon apprentissage, où je me perfectionnai de plus en plus en amour, seul génie que je me reconnaisse. Un objet donc, un objet. Voilà ce que j'ai cherché, et cherche toujours.

Et je l'ai trouvé. Car toi, toi, toi, ô éternel amour, toi, riche d'une richesse infinie, il te faut, comme à tous les riches qui ont le nécessaire, des objets de luxe. C'est pourquoi tu as su m'employer, moi : l'objet de luxe que tous les gens pratiques s'accordent à juger tel ; tu as su m'employer, et moi, j'ai trouvé ce que je cherchais.

1854. — Cette parole terrible : « Il eût mieux valu pour cet homme n'être jamais né », c'est le Christ lui-même qui l'a prononcée.

Mais quand, dans la chrétienté, tout est mis en œuvre, pour faire de Judas le plus sombre portrait, je ne puis m'empêcher de dire que moi, je pourrais me le figurer sous des traits bien plus noirs encore.

Judas l'Ischariote ne serait donc pas, tel qu'il le fut, je le suppose en réalité, un désespéré, qui dans un moment de démence vendit son maître pour trente méchants deniers (la somme est bien insignifiante, et cela déjà serait une circonstance atténuante, de même qu'en un certain sens, la fin affreuse de sa vie).

Non, Judas est un homme d'une toute autre formation. Il est calme, et comprend mieux la vie et son véritable intérêt. Il s'en va donc trouver les grands prêtres, et leur dit : « Je suis prêt à le trahir, mais voici mes conditions : il m'importe peu de recevoir d'un coup une grosse somme, il pourrait m'arriver de la dilapider en peu d'années. Non, ce que je désire, c'est un revenu annuel assuré. Je suis jeune, bien portant, et fort. Aussi selon toute probabilité humaine, j'ai une longue vie devant moi — et je pourrais avoir le désir — une fois marié et père de famille — de mener

une vie paisible et pleine d'agréments. Voilà donc mon prix. »

C'est là, il me semble, un Judas bien plus noir. Je ne crois d'ailleurs pas que pareille abomination ait pu se trouver dans le passé. Cela était réservé à notre temps, où on est devenu fort raisonnable.

Voyez-vous : je conçois Judas un peu à la façon d'un professeur, qui tranquille et bien à l'abri mène une vie délicate et pleine d'agréments, grâce... grâce au Christ, qui à Gethsémané sua son sang, et cloué sur la croix, s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné. »

1854. — Ça du christianisme ! Cette stupidité : les *Sociétés bibliques*, qui répandent le Nouveau Testament à des milliers d'exemplaires !

Non, je serais tenté de faire à la chrétienté une autre proposition : rassemblons tous les nouveaux testaments qui se trouvent imprimés, portons-les sur une place publique ou sur le haut d'une montagne, et,

pendant que nous serons tous agenouillés, qu'un de nous, s'adressant à Dieu, lui dise : « Reprends ce livre ; tels que nous sommes présentement, nous ne sommes pas assez forts pour risquer l'aventure ; ce livre ne sert qu'à nous rendre malheureux. » Je propose donc que nous priions le Christ de prendre par un autre chemin. Voilà un langage loyal et humain — bien différent de ces tartufferies écoeurantes que débitent les pasteurs, de ces sornettes sur la vie, qui, disent-ils, n'aurait nulle valeur pour nous, sans ce bien inappréciable qu'est le christianisme.

1854. — Voici quels sont les rapports de l'humanité avec l'idéal. La jeune fille rougit d'enthousiasme quand on en parle ; le cœur de l'adolescent bat avec violence ; le célibataire lui témoigne du respect, l'homme marié n'ose pas s'en détourner complètement. Mais la créature la plus éloignée de l'idéal, c'est bien la mère, c'est vous, madame. Gardienne de la vie de famille, la maman se dresse contre l'idéal comme une

lionne en furie (ou plutôt, car c'est vrai aussi parfois, comme une truie) (1).

1854. — Imaginez-vous les oies ayant le don de la parole, et s'étant arrangées pour avoir elles aussi leur religion, et pour adorer Dieu.

Les voilà qui se réunissent le dimanche, un jars faisant le prône.

Il y est question surtout de la haute destinée que le Créateur — à chaque fois que ce mot revient au cours du sermon, toutes les oies font la révérence, tandis que les jars s'inclinent — a réservée à l'oie : n'est-il pas vrai qu'à l'aide de ses ailes, il lui est permis de s'envoler vers des régions lointaines, vers des régions bienheureuses, où elle retrouverait sa vraie

(1) C'est aussi pourquoi tous ceux qui s'y connaissent en fait d'idéal ont vanté le célibat. Se marier, c'est se rendre les rapports avec l'idéal si difficiles que cela équivaut bel et bien à y renoncer.

(Etre marié à la façon de Socrate est autre chose que ce qu'on entend d'ordinaire par un mariage ; Socrate voyait précisément dans le mariage un obstacle, et c'est pourquoi il se maria : c'est pourquoi il fut heureux avec Xantippe, ou s'estima être heureux... à cause des difficultés mêmes.)

patrie, tandis qu'ici-bas, elle n'est qu'une étrangère ?

Cela se reproduit tous les dimanches. Le prône fini, l'assemblée se sépare, et chaque oie s'en retourne chez elle, se dandinant le long de la route. Le dimanche suivant, même histoire. On s'en va au culte, on s'en retourne — et voilà tout. Les oies s'en portent fort bien et engraisissent ; elles deviennent dodues et leur chair fort délicate. A la veille de la Saint Martin, on les mange. — Et voilà tout.

Et voilà tout. En effet, le dimanche le prédicateur plane dans les hauteurs, mais le lundi, les oies, causant entre elles, se racontent ce qui est arrivé à une de leurs compagnes, qui a prétendu se servir des ailes que le Créateur lui a données pour s'élever aux hautes destinées qu'il lui a réservées : — par quelles horreurs n'a-t-elle pas passé, et patati et patata. — Les oies en savent long sur ce chapitre. — Mais il va de soi qu'elles se gardent bien de commettre l'inconvenance d'aborder le sujet, un dimanche. Ce serait, disaient-elles, faire ressortir trop clairement l'ironie qu'est pour Dieu et pour nous-mêmes le culte dominical.

Parmi les oies il s'en trouve aussi quelques-unes qui ont un air souffreteux et qui maigrissent à vue d'œil. On voit bien, dit-on en les regardant, à quoi cela mène de penser à voler pour de bon ! En effet, c'est parce qu'elles ne cessent de ruminer cette intention, qu'elles se portent mal. Elles ne sont pas, comme nous, touchées de la grâce de Dieu, car c'est par la grâce de Dieu que nous sommes devenues grasses et dodues, et notre chair si délicate.

Le dimanche d'après, elles s'en retournent au service divin, et le vieux jars refait son sermon sur les hautes destinées que le Créateur (ici, une fois de plus les oies font leur révérence, tandis que les jars s'inclinent) a réservées aux oies et à leurs ailes.

Il n'en est pas autrement dans la Chrétienté, du culte divin. L'homme a aussi des ailes, il a l'imagination...

Et si d'aventure quelqu'un lit ces lignes, il dira : « C'est bien beau ! » — Et ce sera tout. Il s'en retournera ensuite chez les siens, se dandinant, et vous le verrez devenir gras et dodu, et d'une chair délicate,

ou du moins, il fera tout ce qu'il pourra pour cela. — Et le dimanche d'après, le pasteur bavardera et lui, il l'écouterà, — tout comme font les oies.

1855. 2 JUILLET. — Je me sers d'une image. Il est souvent question de nos jours d'une expédition au pôle Nord. C'est une entreprise qui, à ce qu'il paraît, comporte un maximum d'efforts et de dangers.

Supposons maintenant que de façon ou d'autre, les hommes se soient mis en tête que le fait d'avoir participé à une telle expédition, soit de quelque importance pour le salut de chacun. Supposons encore que les pasteurs aient pris la chose en main, et qu'ils aient voulu (par charité) venir en aide à leur prochain.

Il est bien évident que quiconque veut faire partie d'une expédition au pôle Nord, s'il habite l'Europe, devra d'abord quitter l'Europe et sortir de chez soi.

Les pasteurs sauront faire leur profit de cette condition. Ils se rendent aisément compte que le nombre de ceux qui sont décidés à courir les risques et à sup-

porter les peines d'une pareille expédition, sera toujours minime, et que par conséquent, il serait vain de vouloir tabler sur eux, pour fournir à l'entretien d'une légion de pasteurs et de leurs familles. Aussi s'agit-il de transformer « l'expédition au pôle Nord » en un « effort vers une expédition au pôle Nord ». Ensuite il faudra endoctriner le public, pour que chacun en particulier, et tous autant qu'ils sont, s'imaginent faire un effort vers une expédition au pôle Nord.

Il n'est pas difficile de voir comment il faut s'y prendre. Voici par exemple quelqu'un qui habite Copenhague. Confortablement et bien à son aise, il prend le bateau pour Londres, aller et retour. « Eh bien, dit le pasteur, il a fait son expédition au pôle Nord. Il n'a pas atteint, il est vrai, le but qu'il s'était proposé, *mais il a fait un effort dans ce sens.* » Et d'un ton magistral : « Personne n'ignore que celui qui demeurant à Copenhague veut entreprendre une expédition au pôle Nord, doit commencer par quitter Copenhague. Or, n'est-ce pas là ce que cet homme vient de faire ? D'autre part, on sait bien qu'il n'y a

personne qui soit allé jusqu'au pôle Nord. Même chez celui qui a été le plus loin, cela n'a jamais été qu'un effort. »

Magnifique ! Eminemment populaire ! Et prendre le dimanche après midi, après avoir quitté son domicile, l'omnibus des Sources pour le bois de Dyrehaven, n'est-ce pas là aussi... un effort pour découvrir le pôle Nord ? Ergo : qui que nous soyons, nous faisons tous un effort.

SÖREN KIERKEGAARD.

Traduit du danois
par JEAN GATEAU.

DEUX ÉPISODES

DU

RÈGNE DE CONSTANTIN IX

I

LA RÉVOLTE DE MANIACÈS

LXXVI. Ce Georges Maniacès, ce n'est pas tout d'un coup qu'au sortir des rangs des valets d'armée il parvint au grade de général, et ce n'est pas hier qu'il embouchait la trompette et faisait l'office de héraut pour être aujourd'hui investi du commandement de l'armée ; mais il a débuté comme à un signal, et, peu à peu, il a avancé, réglé dans ses échelons, jusqu'à ce qu'il eût atteint au sommet de la hiérarchie militaire. Mais aussi, en même temps qu'il remportait des succès, porteur de la couronne de la victoire, il était de nouveau jeté dans les fers ; il revenait vainqueur auprès des empereurs, et sa demeure était la prison ; il était envoyé pour commander l'armée et prendre la direction de toutes les forces, et de chaque côté de sa personne se dressait une escorte de chefs de l'ar-

mée, des tout jeunes gens, qui le poussaient vers un endroit où il n'aurait pas fallu qu'il allât ; mais alors les choses prendront un tour contraire et pour nous et pour lui. Il s'emparait d'Edesse, et il était mis en accusation ; on l'envoyait prendre la Sicile, et, pour qu'elle ne fût pas prise par lui, de nouveau il était ignominieusement rappelé.

LXXVII. Cet homme-là, je l'ai vu pour ma part, et je l'ai admiré, car la nature avait réuni en lui tout ce qui est nécessaire à un futur commandant d'armée. Sa taille atteignait au dixième pied, et ceux qui le regardaient levaient la tête comme vers une colline ou un sommet de montagne. Sa figure n'était pas douce et agréable, mais évoquait l'idée d'un ouragan ; sa voix était un tonnerre, et ses mains étaient capables d'ébranler des murailles et de briser des portes de bronze ; son élan était celui d'un lion et son sourcil était terrible. Et tout le reste, en cet homme, s'accordait et concordait avec ces traits. Et ce qui se disait de lui renchérissait sur ce qui se voyait ; et tous les barbares en avaient peur, l'un pour l'avoir vu et

admiré, l'autre pour avoir entendu parler de lui en des récits terrifiants.

LXXVIII. Quand nous eûmes été dépouillés de l'Italie et de la partie la plus noble de notre Empire, le second Michel (1) l'envoya faire la guerre contre ceux qui nous l'avaient ravie et récupérer cette province à l'empire ; en disant présentement l'Italie, je ne veux pas désigner le rivage tout entier, mais seulement la portion qui regarde vers nous et qui a reçu ce nom en propre. Maniacès donc étant arrivé à l'improviste dans ces contrées avec toute l'armée, met en action toutes les manœuvres de guerre, et il était de toute évidence qu'il allait chasser du pays ceux qui s'en étaient emparés, et, à défaut d'autre rempart, opposer son bras à leurs attaques.

LXXIX. Mais quand Michel eut été renversé du pouvoir et que les affaires de l'empire se furent tournées vers l'empereur Constantin dont j'ai résolu d'écrire l'histoire, alors que ce prince devait et lui

(1) Michel V.

adresser sur-le-champ toutes lettres de reconnaissance et d'honneur, et le couronner de mille couronnes, et mettre en œuvre tout ce qu'il fallait pour le bien traiter, il a totalement négligé tout cela, et ainsi il a, pour Maniacès, répandu la semence du soupçon, et, pour l'empire, planté de loin le germe des difficultés. Lorsqu'enfin il se souvint de cet homme, qu'il sut qu'il était dans la disgrâce et qu'il avait des velléités de rébellion, pas même alors il ne le traita avec adresse ; car, loin de feindre d'ignorer ce qui, chez Maniacès, n'était encore qu'à l'état de projet, il éclate contre lui, comme si déjà l'usurpation était chose faite.

LXXX. Il envoie donc à Maniacès des gens non pour l'entourer de soins, ou pour simplement le rendre plus traitable et le changer selon qu'il le fallait, mais, si je puis ainsi parler, pour le tuer, ou du moins, pour employer une expression plus modérée, pour lui reprocher ignominieusement ses mauvaises intentions et presque le fouetter, l'enchaîner et le chasser de la ville ; et le chef de l'ambassade n'était pas un de ces

hommes qui ont été éprouvés pour de telles missions, ni un de ceux qui ont assumé depuis longtemps la direction des affaires civiles ou militaires, mais un de ceux qui, sortis de la rue, avaient soudainement envahi le palais.

LXXXI. Ayant donc débarqué devant celui qui, entre temps, s'était arrogé le pouvoir, qui déjà était chef des armées et s'était méfié de sa venue, loin de lui expliquer clairement qu'il est venu porteur d'un message de paix, il ne souffle même pas mot de sa venue ; mais, comme s'il dissimulait une attaque, il s'élance brusquement vers lui à cheval et, sans rien lui dire de ce qui aplanit les difficultés, sans lui faire de préambule capable de ménager une rencontre entre lui et le personnage, aussitôt et hautement il l'accable d'outrages et le menace des plus cruels châtimens. Pour Maniacès, une fois qu'il a compris ce qu'il soupçonnait et qu'ensuite il a craint ce qu'on lui dissimulait, enflammé de colère, il étend la main sur l'ambassadeur non pour le frapper, mais pour lui faire peur ; l'autre, comme si, dès lors, il le prenait en flagrant

délit de rébellion, proteste contre cette audace et ajoute qu'il n'échappera pas au châtiment, lui qui a été pris à perpétrer de tels forfaits ; alors Maniacès et son armée, croyant la situation désespérée, emportés d'un commun mouvement, tuent l'ambassadeur, et, dans la pensée que l'empereur ne les traiterait pas d'une autre manière, ils inaugurent sur-le-champ la rébellion.

LXXXII. Comme ce personnage était un brave et une sommité dans la science de la stratégie, beaucoup d'hommes affluèrent à ses côtés, non seulement de ceux qui étaient en âge de servir, mais même de ceux qui n'avaient pas encore atteint la force de l'âge ou qui l'avaient dépassée. Mais lui, sachant que ce n'est pas par les multitudes mais par l'art et l'expérience que s'acquièrent les trophées, il groupe autour de lui les plus expérimentés en matière de guerre et ceux avec qui il avait saccagé beaucoup de villes et s'était rendu possesseur de beaucoup de richesses et de prisonniers ; tout ensemble il constitue avec ces hommes son ordre de bataille et il passe sur le continent opposé,

échappant à tous les garde-côtes, et nul de ceux qui furent envoyés à sa rencontre n'osa faire front contre lui, mais tous, dans la terreur qu'il leur inspirait, se tinrent loin de lui.

LXXXIII. Voilà pour lui. Pour l'empereur, à la nouvelle du meurtre de l'ambassadeur et du coup de folie de l'usurpateur, il réunit contre ce dernier une armée nombreuse ; puis, craignant que celui qui devait commander l'armée ne vînt, après avoir mis en déroute Maniacès, à utiliser son succès contre lui [l'empereur] qui l'avait envoyé, et à s'ériger en rebelle plus redoutable encore que le premier, puisqu'il aurait sous ses ordres une armée considérable et qu'il serait du premier coup vainqueur de celui contre qui il avait été envoyé — il donne comme chef aux troupes non pas un guerrier des plus valeureux, mais un homme qui lui était tout dévoué, un eunuque, qui n'était arrogant absolument avec personne. Partant d'ici (1), cet homme s'avance contre l'usurpateur avec une armée

(1) De Constantinople.

nombreuse. De son côté, Maniacès, à la nouvelle que toute l'armée romaine était en branle contre lui, ne s'effraya pas de cette multitude et ne trembla pas devant ce grand mouvement ; faisant tout passer après ses calculs de rébellion, il tâche de surprendre ses adversaires en désordre et, avec des troupes légères, sans qu'ils s'y attendent encore, il se dresse devant eux.

LXXXIV. Quand ceux-ci aussi, peu à peu rangés en ordre de bataille, s'opposèrent à lui, ils furent des spectateurs de sa valeur beaucoup plutôt que des adversaires ; mais à la plupart d'entre eux il supprima jusqu'à la possibilité de le voir, tant il leur fit l'effet de la foudre, lorsque faisant un bruit de tonnerre avec ses cris de commandement, il sillonna les rangs à cheval, répandant du premier coup parmi ceux qui le voyaient le trouble et l'épouvante. Donc, dès l'abord, la multitude est vaincue par sa bravoure ; mais il est, lui aussi, vaincu par une décision d'en haut dont nous ne connaissons pas les raisons. Car après que, se portant de côté et d'autre, il eut jeté dans nos bataillons un trouble profond — là où il fondait, le rang se disloquait et

le mur de l'armée céda, et déjà tout le bloc était en partie rompu et détruit — tout à coup il reçoit une blessure au flanc droit, non pas superficiellement, mais profondément, d'où le sang soudain coule en abondance. Il fut d'abord comme insensible au coup ; mais à la vue du sang qui coulait, portant la main à l'endroit d'où le sang s'échappait, il comprit que la blessure était mortelle ; se sentant tout à fait fatigué, il tenta de retourner à son camp et il se rapprocha un peu de son armée ; mais déjà, incapable de diriger son cheval, car son corps défailait de tout point et sa tête s'était remplie de brouillard, il gémit doucement, autant que ses forces le permettaient, et aussitôt, ne pouvant plus tenir la bride, il glissa de sa selle, et, spectacle lamentable, s'écroula sur le sol.

LXXXV. Quant à notre armée, même en voyant Maniacès gisant sur le sol, elle n'osait pas l'affronter, et de nouveau les cavaliers retenaient leurs montures, dans la crainte que ce spectacle ne dissimulât quelque supercherie. Mais comme l'écuyer [de Maniacès] n'était pas là et que le cheval, d'un pied libre, courait d'une

façon désordonnée entre les deux armées, en masse tous s'élancèrent vers le mort ; et alors, l'ayant vu, ils admirèrent quel espace de terrain couvrait son corps étendu ; on lui coupa la tête et on l'apporta au chef de l'armée. Et alors il se trouva à ce sujet beaucoup de soldats pour s'improviser les meurtriers du personnage, et l'on inventait, et l'on imaginait divers récits à ce sujet. Mais comme il n'était pas possible de prouver ces assertions, on raconta que certains cavaliers inconnus, fondant sur lui, lui avaient tranché la tête ; mais de tous ces récits ainsi fabriqués, il n'existait nulle preuve. De ce qu'il avait le flanc ouvert, on affirmait que sa blessure était due à un coup de lance ; mais celui qui l'a blessé demeure encore inconnu au moment où j'écris cette histoire.

LXXXVI. Maniacès donc, après avoir, d'une part, subi de mauvais traitements, et, d'autre part, commis des actes répréhensibles, termina sa vie par une telle mort. Pour son armée, une partie regagna ses foyers en cachette ; la majeure partie se joignit à la nôtre. Avant le retour des troupes auprès de l'empereur, on

lui envoie la tête de l'ancien rebelle, et le basileus, comme s'il était délivré d'une vague qui le couvrait, après avoir respiré un peu, adresse des actions de grâces à Dieu et fait fixer cette tête au sommet du Grand Théâtre, afin que chacun puisse la voir, même de loin, exposée en plein air.

LXXXVII. Quand l'armée revint, la plupart des soldats étaient ornés de couronnes comme prix de leur victoire, et déjà devant la capitale ils avaient installé leur camp près des murailles. L'empereur reconnut qu'il fallait célébrer un triomphe en l'honneur de la victoire. En homme qui savait organiser des spectacles et faire les choses grandement, il distribue comme il suit la pompe triomphale. L'armée légère reçoit l'ordre de marcher devant, avec ses armes, pêle-mêle et sans ordre, portant ses boucliers, ses arcs et ses lances ; après eux s'avançaient les cavaliers d'élite, revêtus de leurs cuirasses, terribles à voir dans leur attirail et leur ordre de guerre ; venaient ensuite les soldats qui avaient accompagné l'usurpateur, non pas en ordre de bataille, non pas avec un bel équipe-

ment, mais montés, face à la queue, sur des ânes, la tête rasée et le cou entouré d'un épais collier d'immondes, stigmaté de honte ; et puis, c'était la tête de l'usurpateur que l'on promenait pour la seconde fois triomphalement, et, avec elle, certains attributs du rebelle ; ensuite venaient ceux qui portent l'épée, et ceux qui portent les verges, et ceux qui brandissent des haches de leur bras droit, foule nombreuse précédant le chef des armées, et, à la suite de tous, le général, remarquable par son cheval et sa robe, et, derrière lui, la garde impériale entière.

LXXXVIII. Ceux-là donc défilaient ainsi. Quant à l'empereur, splendide et hautain, il était assis au-devant de ce qu'on appelle la *Χαλκῆ Φουλκῆ*, sur le parvis même de la sainte église construite par Jean (1), l'illustre empereur qui succéda à Nicéphore Phocas. Et les impératrices aussi, assises de chaque côté de lui, étaient spectatrices du triomphe. Après avoir ainsi exécuté une telle pompe, l'empereur,

(1) Jean Tzimiscès.

au milieu de louanges éclatantes, la couronne sur la tête, rentra dans le palais. Et, comme le voulait son caractère, sans abuser davantage de la splendeur de la victoire, il revint à sa modération coutumière.

LXXXIX. Elle est brillante, cette partie de la vie de l'empereur, et elle est pleine de sujets d'éloge ; car il ne se vantait pas orgueilleusement de ses succès et il ne prononçait point de paroles fanfaronnes ; mais, tout en jouissant de sa victoire autant qu'il est permis, il était de nouveau dans son naturel. Mais de la vigilance, il n'en avait certes point : comme un homme qui, après beaucoup de lutttes, a besoin de repos, il était négligent pour tout le reste ; aussi malheurs sur malheurs déferlèrent-ils sur lui.

II

D'UN COMLOT CONTRE L'EMPEREUR

CXXXII. Il avait encore une autre qualité. Pour ma part, je ne puis la louer de tout point ; par contre, il la tenait, lui, en grande estime. En juge qui voudra. Il était absolument sans précaution pour sa personne : quand il prenait son sommeil, ni portes n'étaient fermées, ni gardes ne veillaient au dehors ; tant il y a que souvent ses valets de chambre s'en allaient tous ensemble et que l'on pouvait très facilement passer auprès de lui et de nouveau revenir, sans que personne empêchât le passage. Quelqu'un venait-il à lui reprocher ce défaut de précaution ? Il ne l'en châtiait point, mais il le renvoyait comme malade dans ses jugements sur la divinité : il voulait dire par là qu'il était empereur par la grâce de Dieu, et que de Dieu seul lui venait sa garde ; qu'ainsi, fort de la garde

parfaite, il méprisait la garde imparfaite des hommes.

CXXXIII. Donc, pour ma part, je lui ai souvent opposé les pilotes et les architectes, et, pour finir, les capitaines et les généraux : « Aucun de ces hommes, disais-je, n'entreprend son travail propre sans avoir placé en Dieu ses espérances, et, néanmoins, c'est avec la règle que l'un égalise sa construction, avec le gouvernail que l'autre dirige son navire ; et, de ceux qui sont à la guerre, chacun porte un bouclier et une épée ; un casque préserve sa tête et une cuirasse enveloppe le reste de son corps. » Ensuite, partant de là, je tâchais de le mieux persuader qu'une telle manière d'agir convient mieux à un empereur ; mais, malgré tous mes efforts, je n'y parvenais pas. Cette conduite dénote un noble caractère, mais elle donne toute facilité à ceux qui veulent commettre un attentat.

... CXXXVIII. Mon récit fera voir d'où le mal a tiré naissance, jusqu'où il a progressé, et comment l'empereur, tombé dans le danger, fut de nouveau sauvé contre toute espérance. Le basileus avait l'âme accueillante à tous les plaisirs et il voulait des amusements

toujours. Or, ne le charmaient ni le chant de l'orgue, ni la mélodie des flûtes, ni la voix harmonieuse, ni la danse, ni la mimique, ni aucune autre chose de ce genre ; mais si quelque personne avait la langue naturellement liée et ne pouvait prononcer les mots correctement, ou si quelque autre bavardait naïvement en disant tout ce qui lui passait par la tête, cela le réjouissait extraordinairement et, pour le dire d'un mot, la faute de langage, il la considérait comme un objet d'amusement.

CXXXIX. De fait, il venait alors souvent au palais un individu de ce genre (1), un coquin à demi muet, dont la langue s'embarrassait du tout au tout quand il parlait et fourchait à chaque effort ; cet homme, d'ailleurs, ajoutait encore à son défaut naturel et poussait la parole au même résultat que l'aphonie, car, dans les deux cas, l'auditeur ne comprenait rien de ce qu'il voulait dire.

CXL. Tout d'abord, l'empereur le vit avec indiffé-

(1) Psellos ne désigne pas autrement le personnage. Il s'agit d'un certain Romain Boïlas.

rence, et il ne paraissait qu'à de longs intervalles, après la cérémonie de l'ablution ; mais ensuite, comme le voulait son caractère, le prince devint plus ardent au plaisir du bavardage et en vint à ne pouvoir plus se passer de la compagnie de cet homme. Aussi ne réservait-il pas d'heure fixe à ce plaisir ; mais, qu'il donnât audience, ou qu'il rommât des dignitaires, ou qu'il fît quelque autre acte public, ce comédien se trouvait à ses côtés, étalant sa tare physique et jouant son jeu. Et voici que l'empereur le façonne et le refait sur le modèle des grands et que, le tirant de la rue, il le place sur l'axe de l'administration romaine (1), le porte sans préparation aux échelons supérieurs et le met au rang des plus hauts dignitaires ; il lui donne toutes les entrées et l'institue chef de ses gardes du corps. Et l'autre, faisant montre d'un esprit qui ne s'embarasse de rien, approchait l'empereur non plus à des heures fixes, mais lorsque bon lui semblait ; donc, en l'abordant il couvrait de baisers sa poitrine et son visage, lui adressait la parole sans attendre qu'il lui

(1) Autrement dit, l'empereur fait de lui un de ses ministres.

parlât, et, ouvrant sa bouche en un large rire, s'asseyait sur le même lit que lui, et, serrant les mains malades (1) du basileus, lui faisait à la fois mal et plaisir.

CXLI. Pour moi, je ne savais lequel des deux admirer le plus, de cet homme, qui avait été transformé au gré et désir de l'empereur, ou de l'empereur, qui avait mis sa pensée en harmonie avec cet homme. Car l'un s'était donné à l'autre et en était devenu le prisonnier ; ce que l'empereur désirait, le comédien le faisait ; ce que le comédien faisait, l'empereur le désirait. Toujours est-il que, pour l'ordinaire, l'empereur, tout en comprenant le jeu de cet homme, se plaisait néanmoins à être son jouet ; et ainsi, le comédien faisait ses délices de la sottise de l'empereur, et à chaque comédie il en ajoutait une nouvelle, fort appropriée à la simplicité du basileus.

CXLII.* En vérité, l'empereur ne pouvait se priver de sa compagnie, pas même un court instant. Mais l'autre s'ennuyait d'être toujours avec le prince, et il

(1) Constantin IX était ravagé par la goutte.

aimait passer son temps à sa convenance. Une fois, ayant perdu un cheval excellent pour la balle (1), comme il dormait auprès de l'empereur, se réveillant soudain au milieu de la nuit, il réveilla aussi le prince qui dormait, et il était incapable de se contenir, tant il était transporté de joie. L'empereur, sans aucunement se fâcher d'avoir été réveillé, lui demanda ce qui lui arrivait et d'où lui venait cette exultation ; l'autre alors de se suspendre à son cou et de l'embrasser à plusieurs reprises sur le visage en disant : « Il est retrouvé, ô basileus, il est retrouvé, mon cheval perdu ! C'est un eunuque qui le monte, un petit vieux tout plein de rides ; si tu veux, enfourchant un cheval d'ici, je te l'amènerai avec sa monture. » Là-dessus, l'empereur se mit à rire avec une grande douceur : « Mais je te donne la permission, dit-il, et toi, reviens au plus vite, et rapporte-moi la réponse avec ta trouvaille. » Et l'autre de partir sur-le-champ, pour se donner le plaisir qu'il avait en tête. Quand il eut fini de banqueter, il revint le soir, tout haletant et soufflant,

(1) Le jeu de balle à cheval, le polo, très goûté des Byzantins.

traînant après lui un eunuque : « Le voilà, dit-il, ô basileus, celui qui a volé mon cheval. Et lui, tout en l'ayant, ne veut pas le donner, et il jure qu'il ne l'a absolument pas volé. » Sur ce, le vieillard avait l'air d'un homme en larmes et tout interdit devant l'outrage, et l'empereur ne savait comment se retenir de rire.

CXLIII. Donc l'empereur le consola en lui donnant un cheval plus beau, et il arrêta les faux pleurs de l'eunuque en lui faisant des cadeaux qu'il n'eût pas espérés même en rêve. Or cet eunuque était un de ceux qui flattaient le plus notre homme sur son talent de comédien, et que celui qui recevait ces flatteries désirait depuis longtemps faire participer aux largesses impériales ; ne sachant comment procéder pour intéresser le souverain à un inconnu, il imagine la scène du songe, et fait de l'empereur le jouet et de cet homme, et d'un songe mensonger, et d'un esprit des plus grossiers. Le plus triste de l'affaire, c'est que tous nous comprenions cette comédie ; mais, quant à dénoncer la farce, il s'en fallait de beaucoup, et nous, qui nous

trouvions être les témoins de l'extravagance impériale et de la comédie qui se jouait devant nos yeux, nous étions obligés de rire de ce dont nous aurions dû pleurer ! Si je n'avais pas promis un récit de choses sérieuses, mais une relation de sornettes et de futilités, quelle collection de faits je pourrais ramasser dans mon histoire ! Que celui-là soit comme un exemple choisi entre tous, et mon récit reviendra à la suite des événements.

CXLIV. Cet homme donc n'avait pas seulement mis la main sur la partie du palais réservée aux hommes ; mais s'étant aussi introduit subrepticement dans le gynécée impérial, il avait fait sa proie des deux impératrices (1). Fabriquant du tout au tout cette ridicule histoire, il soutenait qu'il était né de l'aînée ; et, pour la cadette aussi, il attestait avec de grands serments qu'elle avait eu un enfant. Sa naissance, selon lui, était arrivée ainsi, et, comme s'il se souvenait de la façon dont il était venu au monde, il énumérait

(1) Les deux impératrices sœurs, Zoé et Théodora. L'aînée, Zoé, était l'épouse de l'empereur ; la cadette, Théodora, était restée vieille fille.

les circonstances de l'accouchement et évoquait sans pudeur le sein maternel ; mais c'est surtout les couches de Théodora qu'il racontait de la manière la plus plaisante, ce qu'elle lui disait pendant sa grossesse, et comment l'enfant était venu au monde. Et là-dessus la sottise de ces femmes, prise à l'appât de sa comédie, lui avait ouvert toutes les portes des entrées secrètes, et l'on ne pouvait pas facilement énumérer tous les cadeaux qui lui venaient tant de l'appartement des hommes que de celui des femmes.

CXLV. Pendant quelque temps, le jeu de cet homme se borna à des choses de ce genre. Mais quand l'impératrice (1) eut quitté ce bas-monde (nous parlerons bientôt de ce fait), l'extrême simplicité d'esprit de cet homme lui fit commettre certaines mauvaises actions, ce qui fut cause de grands malheurs. J'en conterai une partie, en anticipant sur la suite de mon sujet. L'empereur avait une maîtresse : c'était une

(1) Zoé. Sur cette scandaleuse et dévote princesse, cf. *Étude de la langue et du style de Psellos*, p. 509 et suiv., et *Psellos*, t. I, *Romain III et Michel IV*.

jeune fille originaire d'un pays pas très grand (1), qui était chez nous comme otage. Elle n'avait rien de distingué ; mais, comme elle était de sang royal, elle était traitée avec égards par l'empereur et elle jouissait des premiers honneurs. Voilà que pour cette jeune fille le comédien en question conçoit dans son cœur une passion terrible ; s'est-elle, pour sa part, livrée à son amant ? je ne puis le certifier ; et pourtant, elle paraissait lui avoir rendu amour pour amour. Peut-être apportait-elle de la réserve dans sa passion ; mais pour lui, il n'y avait pas moyen de cacher son jeu. Donc, il la regardait avec effronterie ; il s'approchait d'elle souvent et la poitrine absolument en feu. Comme il était incapable de maîtriser sa passion et de faire sienne la princesse aimée, cet homme, en dépit de tout, chose totalement absurde à entendre et parfaitement incroyable, soit sous la suggestion d'hommes pervers, soit sous sa propre impulsion, se met dans l'esprit d'obtenir le commandement suprême des Romains (2).

(1) La fille d'un prince d'Alanie.

(2) Autrement dit, de devenir empereur.

D'une exécution très aisée lui paraissait ce dessein, car, non seulement il avait calculé que le meurtre de l'empereur s'opérerait sans difficultés (il avait, en effet, les clefs des entrées secrètes et toutes les portes s'ouvraient ou se fermaient pour lui au gré de ses désirs), mais encore, il s'était faussement persuadé que ce meurtre était désiré de la plupart des gens, car il entretenait à sa table toute une fourmilière de flatteurs, et l'un de ses familiers qui l'avait totalement subjugué, se trouvait être le chef des mercenaires.

CXLVI. Tout d'abord, il tint secret son dessein et personne absolument ne se douta qu'il méditait un tel forfait. Mais comme l'amour l'agitait furieusement et était devenu plus fort que tout, il ose entreprendre l'affaire et il découvre son dessein à de nombreuses personnes, ce qui le fit bientôt prendre. Mais il fut pris non pas une heure, mais quelques instants seulement avant l'exécution de son crime. Comme le soir était venu et que l'empereur dormait comme à l'ordinaire, lui, sans doute, aiguissait son fer homicide, quand

survint tout à coup l'un de ceux à qui il avait fait part de son projet, comme s'il avait quelque chose de grave à annoncer à l'empereur ; à peine se fut-il glissé sous le velum (1) que, tout haletant et sans se donner le temps de respirer : « Il va te tuer, basileus, tout de suite, ton ami si cher (ce disant, il nommait l'autre par son nom) ; veille donc à te soustraire à une mort imminente ! » Il dit, et l'empereur, plongé dans un grand embarras, ne pouvait pas y croire, quand l'autre, ayant compris ce qui se passait, jette son fer, entre dans le sanctuaire qui était là et se réfugie près de la Sainte-Table ; il confesse son dessein, et toute la comédie jouée à cet effet, et tout ce qu'il avait résolu d'avance et son intention de tuer incontinent l'empereur.

CXLVII. Mais le prince, au lieu de rendre grâce à Dieu d'être sauvé, était plein de colère contre le dénonciateur de ce que son très cher ami était pris, et il prévenait l'accusation par la défense. Toutefois,

(1) Le grand velum de pourpre qui fermait la chambre à coucher impériale.

comme il n'était pas possible de cacher l'attentat, parce que déjà la nouvelle en avait éclaté au dehors, il constitue pour le lendemain un semblant de tribunal et il introduit le coupable couvert de chaînes, comme pour le mettre en jugement. Mais quand il le vit les mains liées, peu s'en fallut qu'il ne jetât de hauts cris, comme à un spectacle nouveau et étrange, et, les yeux remplis de larmes : « Mais déliez-le moi ! dit-il, car mon cœur à sa vue est attendri de pitié. » Et quand ceux qui avaient reçu cet ordre l'eurent débarrassé de ses liens, l'empereur, l'amenant doucement à se justifier et laissant d'ores et déjà de côté toute accusation : « Tes sentiments sont libres, dit-il, absolument ; je connais en effet ton humeur simple et indépendante ; mais, dis-moi, quels sont ceux qui t'ont poussé à ce projet insensé ? Qui a trompé ton âme simple ? Qui t'a subtilisé ton intelligence sans malice ? Après cela, dis-moi ce que tu désires de ce qui m'appartient. Qu'est-ce qui te tente le plus ? Tu ne manqueras de rien de ce que tu as tant désiré. »

CXLVIII. Ainsi parla l'empereur, les yeux tout

mis-moi ton âme ; apaise-moi cette agitation, et, chassant la nuit qui couvre ton visage, rends-moi ton regard accoutumé et le jour si doux de ta figure ! » Sur ce, les gens sérieux s'amusèrent fort ; les juges ne firent pas la moindre enquête ; tout le monde se mit à rire, et l'autre s'en alla au milieu de la comédie. Et l'empereur, comme s'il avait été lui-même l'accusé et qu'il fût sorti vainqueur du procès, fit un sacrifice au Dieu Sauveur et lui rendit un tribut d'actions de grâces ; et là-dessus il donna un festin plus somptueux que de coutume dont l'amphitryon et le roi du festin était le souverain, et le convive d'honneur, ce comédien même et ce fabricant d'embûches.

CL. Comme l'impératrice Théodora et la sœur de l'empereur, Euprèpia — telles les déesses du poète (1) — murmuraient furieusement contre ces faits, et loin de rien laisser paraître d'aimable, critiquaient sans cesse la simplicité de l'empereur, celui-ci a honte devant elles, et il condamne le coupable à l'exil. Mais il ne l'exile pas loin : il lui ordonne de se fixer par là, dans

(1) Athéna et Héra. Voyez Homère, *Iliade*, IV, 20 ; VIII, 457.

une des îles qui sont en face de la capitale (1), et il l'invite à y prendre des bains et à s'y donner tout plaisir.

(1) Les îles des Princes, dans la mer de Marmara, qui ont joué un rôle important dans l'histoire de Byzance.

MICHEL PSELLOS.

Traduit du grec par
EMILE RENAULD.

(EXTRAIT DU *Règne de Constantin IX.*)

